

# Correspondance

**FRÉDÉRIC MISTRAL**

**ET**

**ADOLPHE DUMAS**

**(1856-1861)**

**C.I.E.L. d'Oc**

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

# **CORRESPONDANCE FRÉDÉRIC MISTRAL ET ADOLPHE DUMAS**

**(1856-1861)**

Introduction de M. Charles ROSTAING - Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines

**PUBLICATION DES ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES  
AIX-EN-PROVENCE**

## **AVERTISSEMENT**

Nous ne pouvons, à notre vif regret, publier l'intégralité de la correspondance échangée de février 1856, date de la venue d'Adolphe Dumas à Maillanne, à août 1861, date de la mort du poète de Cabannes, entre Adolphe Dumas et Frédéric Mistral. Il y a malheureusement des trous. Ce sont surtout des lettres de Mistral qui font défaut. Or l'on sait qu'il répondait à toute missive, quel que soit le correspondant. A plus forte raison lorsqu'il s'agissait du " père des félibres ".

Il n'est pas permis de supposer que Mistral ait supprimé quelques-unes de ses lettres lorsqu'il reçut, des mains des héritiers Dumas, le volumineux dossier composé des manuscrits et de la correspondance adressée à celui-ci. Sans quoi il n'aurait pas laissé subsister des traces de ses amours avec une jeune fille de Fontvieille et de sa rencontre, à Dijon, avec la tante de celle qui, en 1876, devait devenir son épouse.

Il semble donc que quelques lettres de Mistral à Dumas aient été égarées ou données par Charles Dumas, le frère du poète, ou le neveu de celui-ci, Edouard Pinchon. D'autre part, il est certain que, à une certaine époque, Roumanille recevait les nouvelles de Paris, les transmettant à Mistral. Il n'est pas dans nos intentions de nous occuper ici de la correspondance échangée entre Dumas et Roumanille, sauf au cours d'une référence lorsque besoin sera.

Nous devons indiquer que l'écriture de Dumas est souvent difficile à déchiffrer et que, à certaines dates et pour certains mots, nous avons laissé des " blancs ", ce qui valait mieux que lire de travers.

Ce que nous publions, avec l'autorisation expresse de l'*Administration de la propriété littéraire Frédéric Mistral*, démontre de façon évidente, l'affection qui lia les deux poètes, la confiance qui ne cessa de régner entre eux. Il n'en fut pas toujours de même, on le verra, entre Dumas et Roumanille, spécialement à partir du triomphe de *Mirèio*.

Nous pensons en tout cas que la publication de ces lettres inédites ne peut, en cette année du centenaire de *Mirèio*, que servir la grande mémoire de son auteur et sortir de l'ombre celle du petit romantique trop oublié qui, servant de lien entre Maillane et Paris, entre Mistral et Lamartine, fut le Saint-Jean-Baptiste du Félibrige.

**Frédéric MISTRAL, neveu**

## INTRODUCTION

En cette année 1959 où l'on célèbre le centenaire de la publication de *Mirèio*, le premier chef-d'œuvre de Mistral, qui a consacré à la fois le génie du poète et la valeur culturelle de la langue provençale, il nous a semblé que le meilleur hommage que l'Université pouvait rendre à Mistral, outre les études critiques qu'on pourra lire dans un autre volume, était de publier, dans cette Collection de Documents pour servir à l'Histoire de la Renaissance Provençale, la correspondance qu'ont échangée Mistral et Adolphe Dumas, dont le rôle dans la publication de *Mirèio*, fut, comme on sait, primordial. Et pour cela, nous nous sommes adressés à M. Frédéric Mistral, neveu, l'homme le mieux placé pour préparer cette édition, d'abord parce que, en sa qualité d'héritier du poète, il détenait les textes, ensuite parce qu'il a consacré à Adolphe Dumas un volume qui fait autorité.

La correspondance que nous publions ici s'échelonne entre le 26 février 1856 (c'est-à-dire trois semaines après la première entrevue qu'eurent les deux hommes) et le 22 juillet 1861 (soit quelques jours avant la mort d'Ad. Dumas survenue le 15 août): au cours de ces cinq ans et demi, 39 lettres ont été échangées, 26 sont d'Ad. Dumas, 13 de Mistral.

Ce qui est intéressant à noter, c'est que cette correspondance n'est pas régulière: en effet pour les années 1856, 1857 et 1858 nous ne trouvons que deux lettres par année, puis brusquement 17 lettres au cours de la seule année 1859, 7 pour 1860 et 9 pour 1861. Cette irrégularité s'explique, et justifie amplement notre édition: c'est la publication de *Mirèio* qui a amené cette recrudescence, d'autant plus que les cinq premières lettres de 1859 (lett. VII à XI) s'échelonnent entre le 8 février (n'oublions pas que *Mirèio* est datée du 2 février) et le 12 mars, soit à peu près une lettre par semaine. C'est là une preuve de plus que c'est bien *Mirèio* qui a rapproché les deux hommes et nous a valu cette correspondance fort précieuse, car elle va contribuer à éclairer bien des problèmes encore obscurs de l'histoire du poème mistralien.

Cette correspondance est intéressante à un double titre: commencée sous les auspices de la littérature, elle devient personnelle, à mesure que les relations entre les deux hommes abandonnent le plan de la littérature pure pour glisser vers l'intimité, c'est-à-dire à mesure que Mistral et Dumas cessent d'être de simples correspondants pour devenir de véritables amis.

Nous relevons en effet de nombreux détails concernant la vie de famille de chacun d'eux.

Ainsi les lettres XIV, XV et XX nous renseignent sur l'accident survenu à Dumas au cours de l'été 1859, une chute qui lui brisa sa jambe valide; les lettres XXIII et XXIX nous font connaître la longue maladie qui en fut la conséquence et qui se prolongea pendant presque toute l'année 1860, présageant en quelque sorte sa mort prochaine.

D'autre part, de nombreuses lettres, écrites par les deux correspondants, concernent un projet de mariage de Mistral avec une jeune fille de Fontvieille: lett. X, XIII, XV, XVI, XXIV. La lettre X est du 10 mars 1859, la lett. XXIV est de Pâques 1860: l'idylle a donc duré à peine un an et il ne saurait donc être question de l'héroïne de *La coumunioun di Sant*, dont parle A. Thibaudet puisque le poème est daté d'avril 1858. Le projet de mariage fut poussé assez loin; en effet dans la let. XV, du 27 juillet 1859, il semble que la chose soit décidée. Mais au cours de l'été la situation évolua dans le sens de la rupture, puisque Dumas (let. XVI, du 10 septembre) reproche à Mistral de ne plus lui parler " de Fontvieille " et l'accuse d'être " volage " et " entre deux amours ".

Aussi bien, si dans la let. XVIII du 3 octobre, Mistral pense à bâtir son nid " et celui de [sa] tourtour " il dit aussi qu'il fait " un peu d'amour à Fontvieille ". Il n'est plus question de ce mariage jusqu'à la lettre XXIV où la rupture est annoncée en post-scriptum et en des termes qui laissent percer un certain dépit: " Je ne me marie plus. Celle qui devait être ma femme n'a pas su se faire aimer ", ce qui conviendrait néanmoins assez bien à l'Arlésienne de Thibaudet, mais M. Fr. Mistral neveu a identifié la Fontvieilloise: c'est Mlle Quenin.

A. Dumas est d'ailleurs assez malicieux au sujet des amours de Mistral: il y a dans la lettre XXXII une allusion assez perfide, mais que la réputation de l'héroïne pourrait justifier, à la rencontre de Mistral avec Louise Colet, que celui-ci avait raconté, sans penser à mal, à son correspondant (let. XX).

Cependant quoique ces deux exemples soient déjà assez significatifs, on peut encore relever d'autres traits qui montrent combien l'intimité avait grandi entre les deux amis.

Ad. Dumas, ayant repris contact en 1856 avec son pays natal, s'était de nouveau attaché, mais d'un amour passionné cette fois, à cette Provence dont il gardait malgré tout la nostalgie dans le brouhaha parisien. Tout au long de cette correspondance on le sent reconquis par son pays: c'est un véritable enchantement. Et certainement l'accueil chaleureux reçu à Maillane, surtout de la part de la mère du poète à la maison au Lézard, y est pour beaucoup: les allusions à cette hospitalité familiale sont nombreuses et toujours émues.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir la correspondance se transformer en une véritable chronique régionale.

Dans la lettre XX (27 octobre 1859) Mistral rend compte à Dumas de la cérémonie grandiose qui eut lieu à Avignon lors de l'inauguration de la statue monumentale de la Vierge; puis dans la lettre XXXVI du 18 mai 1861, il lui annonce la reprise des Jeux de la Tarasque à Tarascon; enfin dans les lettres XXX, XXXII et XXXIII, il est question d'un projet de chemin de fer d'intérêt local pour lequel Mistral demande à Dumas d'intervenir auprès des puissances gouvernementales. Peu importe que le projet n'ait pas abouti: ces lettres nous montrent un Mistral attentif à tous les événements qui intéressent son pays.

En dehors de cet aspect anecdotique, la correspondance nous permet d'apprécier le caractère et la personnalité des deux amis.

Ad. Dumas nous y apparaît assez intransigeant sur deux points: la religion et la politique.

Les lettres XXI et XXIII, entre autres, nous le montrent catholique fervent.

Les lettres V, VIII et XVIII bis nous font voir un Dumas bonapartiste. Dans la lettre V, du 8 octobre 1859, à propos de l'*Armana Prouvençau*, il écrit: " J'ai promis que le chat blanc allait prendre les trois couleurs. " Par là il accuse expressément Roumanille, beaucoup plus que Mistral, de donner une certaine couleur royaliste à la publication félibréenne. C'est une idée à laquelle il tient beaucoup et il y reviendra dans la lettre XVIII bis, où, malgré la réponse définitive de Mistral, il se montre assez sceptique: " Je verrai dans l'Almanac au jour de l'an, s'il n'y a pas le mot de politique. "

Mistral avait en effet répondu d'une manière très nette aux accusations et aux insinuations de Dumas. Dans la lettre XVIII, du 3 octobre 1858, il aborde le problème de front et proclame son apolitisme absolu en littérature, dans l'*Armana* et par conséquent dans le Félibrige. Cette lettre est, à mon sens, extrêmement importante, car elle nous livre la pensée intime de Mistral à ce sujet, et cela dès 1859: malgré tout ce qu'on a pu écrire là-dessus, Mistral s'est toujours abstenu d'engager sa personne et surtout le Félibrige dans une action politique quelconque, et, dans " le pays des extrêmes " qu'est la Provence, comme il le dit si justement, c'était, et c'est toujours, la sagesse même.

Il faut cependant reconnaître que ce n'est ni dans les détails familiaux, ni même dans les problèmes psychologiques, pour importants qu'ils soient, que réside l'intérêt principal de cette correspondance: née sous le signe de la littérature, c'est encore par les renseignements qu'elle nous livre dans ce domaine qu'elle est extrêmement précieuse.

Et d'abord en ce qui concerne l'œuvre même des deux poètes.

Il est fait allusion fréquemment aux travaux d'Ad. Dumas, à ses œuvres françaises comme *Bianca Colonna* (let. I), tragédie en vers, un poème à la gloire de Napoléon III (lett. V, VI et VIII), *Louise* (lett. XVI et XVIII), *Provence* (let. XVIII), les *Iles d'Amour* (lett. XXVII et XXX, à ses poèmes provençaux comme *Lauro* (lett. III), *A Moussu Brun, curat de Cabano* (lett. XIX), *Nouvè nouvèu* (lett. XXXII), un autre *Nouvè* (lett. XXXV), *Lou mau d'ou païs* (lett. XXXVIII). C'est peu de chose et nous connaissons bien par ailleurs l'œuvre de Dumas.

Pour Mistral, en dehors de *Mirèio*, dont il est naturellement souvent question et sur laquelle nous reviendrons, nous noterons que, selon la lettre XXIV, datée de Pâques 1860, Mistral s'est déjà attelé à *Calendau*. Nous noterons aussi que la lettre XXXIV, du 6 mars 1861, nous apprend que Mistral travaille en même temps à son *Tresor*; sans doute la perspicacité d'Ad. Dumas est-elle ici prise en défaut, mais il est heureux pour nous que Mistral n'ait pas suivi le conseil de son ami qui voulait le dissuader de poursuivre cette œuvre de longue haleine: " Vous n'avez pas le temps d'être un lexicographe. "

Un des éléments intéressants de la correspondance Dumas-Mistral c'est de nous montrer comment les deux hommes jugent leurs contemporains.

Il y a peu d'appréciations concernant les écrivains de Paris, en dehors de ceux qui ont joué un rôle dans le " lancement " de *Mirèio*: on trouvera leurs noms dans l'Index. Mais trois personnages importants de la Renaissance Provençale à ses débuts sont jugés ici, parfois sévèrement, par Ad. Dumas et le plus souvent défendus, comme il se doit, par Mistral.

Nous voyons d'abord Aubanel, à propos duquel Dumas critique (lett. XXI) le titre *La Mióugrano Entreduberto* qu'il veut donner à son livre. Mistral, dans la lettre XXII, du 28 décembre 1859, non seulement défend le titre, qui n'a pour lui " rien de prétentieux ", mais il signale que Aubanel, pour éviter les " tracasseries " d'Avignon, songe à se faire éditer à Paris: en fait la *Mióugrano* paraîtra à Avignon, mais la lettre de Mistral rend un son vraiment prophétique si l'on songe à ce qui se produira en 1885 pour *Li Fiho d'Avignoun*.

Un autre personnage apparaît aussi assez souvent dans ces lettres, et pas toujours sous un jour favorable, c'est Eugène Garcin (lett. XVI, XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV, XXXIII). Compagnon de la première heure, il était aussi l'ami des félibres et Mistral lui a fait une place honorable dans l'invocation du chant VI de *Mirèio*. Dumas ne semble pas l'apprécier beaucoup: il le juge essentiellement brouillon (lett. XXI et XXIII). Mistral prend la défense de son ami qui n'est " ni méchant ni corrompu ", mais " embêtant parfois ". On sait qu'Eugène Garcin sera renié par le Félibrige après la publication en 1868 de son livre *Les Français du Nord et du Midi* où il accusait les félibres de séparatisme: ce n'est que beaucoup plus tard, vers 1904, qu'il se réconciliera avec Mistral. Il est donc intéressant de voir que dès 1859, l'année même de *Mirèio*, l'attitude de Garcin pouvait paraître, aux yeux de Dumas tout au moins, assez équivoque et cela semble présager celle que prendra le pamphlétaire de 1868.

Mais c'est surtout Roumanille qui fut l'objet de longues discussions entre les deux amis. Dumas n'éprouve pas beaucoup de tendresse ni de sympathie pour lui, si bien qu'il ne veut plus que Mistral lui communique ses lettres, sinon il ne pourra plus dire ce qu'il pense (lett. V), et il ne pense pas beaucoup de bien du " Père du Félibrige " comme on a justement appelé Roumanille.

Dumas accuse ce dernier de " mauvais vouloir ", d'introduire la politique royaliste dans l'*Armana Prouvençau* (ib), d'être *testar* (lett. VI, XXXV), d'être jaloux des lauriers de Mistral, ce qui est bien invraisemblable (lett. XIII), mais surtout il lui reproche sa politique littéraire qui consiste à monopoliser au seul profit d'Avignon le génie de Mistral et à gaspiller pour des soucis " de clocher et de petite chapelle " les magnifiques dons de l'auteur de *Mirèio* (lett. XXV). On pourra discuter sur ces accusations; ce sera le rôle des exégètes de l'histoire du Félibrige et des biographes de Roumanille; d'ores et déjà on peut dire que Dumas avait conservé l'optique parisienne et qu'il est certain que les œuvres publiées par l'*Armana Prouvençau* ne sont pas toujours d'une qualité remarquable; tous les poètes ne sont pas des génies, mais il faut beaucoup de poètes pour que naisse le génie. D'ailleurs les choses ne semblent pas être allées très loin: jamais Dumas et Roumanille ne se sont brouillés, sans doute parce que Mistral a chaque fois défendu son compagnon de lutte (V. notamment la lett. XXXVI). De plus, si Dumas reprochait à Roumanille son goût parfois douteux, il savait à l'occasion apprécier ses œuvres et dans la lett. XXI en particulier il fait l'éloge des *Oubreto*.

Néanmoins le futur historien du Félibrige puisera dans cette correspondance des détails piquants et fort utiles.

Mais les deux amis ne s'occupent pas exclusivement de questions de personnes, où la malveillance a toujours son mot à dire: la correspondance s'élève parfois à des sujets d'intérêt plus général. C'est ainsi que nous les voyons discuter sur le problème de la langue et sur celui, qui en est le corollaire, de la traduction.

Dumas, converti par Mistral dès leur première rencontre, à la langue provençale, s'inquiète de son avenir, et cela très tôt. En effet dès la lett. III, du 16 octobre 1857, il est si bien convaincu de la valeur culturelle du provençal qu'il s'est déjà mis à écrire lui-même en provençal, mais il sait aussi fort bien le danger qui guette la nouvelle littérature: le provençal est morcelé en dialectes innombrables, il faut donc choisir un mode d'expression dont la valeur soit indiscutable;

et il donne à Mistral un conseil fort judicieux: " il y a là-dessous [ = sous le provençal ] une seconde langue de Dante et de Pétrarque. Mais suivez bien leur méthode; leur procédé n'a pas consisté à revenir aux dix ou douze dialectes de la Lombardie, les patois de Bologne, de Milan ou de Florence; ils ont été en avant et ils ont achevé une langue en le généralisant ". L'expression n'est peut-être pas très heureuse, mais le sens est très clair: c'est à partir d'un dialecte seul qu'on peut faire une langue, et non avec une mosaïque de parlars divers. Mistral n'a pas eu de peine à suivre ce conseil, qui correspondait à sa pensée intime, et il est curieux de constater que, dix-huit années plus tard, Léon de Berluc-Pérussis, exprimera une opinion analogue.

Une autre point important est à signaler. Dès la première lettre qu'il adressera à Dumas, Mistral se préoccupe d'attirer l'attention de Paris sur la littérature provençale (lett. IV). Sans doute l'entrevue des deux hommes à Maillane le 5 février 1856 est-elle en partie à l'origine de cette attitude, puisque dans ses *Mémoires* Mistral affirme qu'au début, entre 1851 et 1854, il ne pensait pas à Paris. Néanmoins, ce qu'il faut souligner, c'est que dans cette lettre du 18 octobre 1857 nous voyons apparaître un argument qui sera repris, d'abord par Mistral lui-même, dans la lettre XXXVI du 18 mai 1861, puis par tous les félibres qui réclameront le droit à l'enseignement de la langue provençale: Paris s'occupe des productions littéraires écrites dans des langues extrêmement éloignées du français, aussi bien dans le temps que dans l'espace, et de type fort différent, comme " le mandchou, l'aztèque ou le caraïbe ", et il néglige le provençal, avec lequel cependant le français a tant d'affinités. C'est un argument que je considère pour ma part comme essentiel: il n'aurait pas dû y avoir en France de chaires d'Enseignement Supérieur attribuées uniquement à la langue provençale, mais chaque professeur de français aurait dû être initié à la langue et à la littérature provençales en même temps qu'il apprenait la langue et la littérature françaises, comme c'est le cas dans la plupart des Universités étrangères, et notamment en Allemagne.

On a dit, avec juste raison que la France était assez riche pour avoir deux littératures. Parallèlement, la question de savoir s'il faut ou non mettre une traduction en regard du texte provençal sera discutée dans les lettres XII et XIII: c'est un point essentiel et Ulrich Guttinguer, dans le compte-rendu qu'il fit de *Mirèio* a donné raison à Mistral sur ce point; il est d'ailleurs probable que si la réputation de Roumanille est moindre que celle de Mistral et d'Aubanel, ou de Joseph d'Arbaud, c'est sans doute parce que la valeur littéraire de l'œuvre de Roumanille est moindre, mais c'est aussi parce que, Roumanille s'étant toujours refusé à adjoindre à son texte une traduction, il a obtenu une audience bien moins étendue.

La correspondance Dumas-Mistral apporte en outre des éclaircissements sur le rôle de chef d'école que joue déjà Mistral dès 1857, c'est-à-dire trois ans à peine après la fondation du Félibrige. Nous espérons pouvoir publier quelque jour, avec l'autorisation des Administrateurs de la Propriété Littéraire Mistral, les lettres qui montrent comment Mistral et Roumanille ont établi l'orthographe félibréenne, mais nous voyons ici Mistral appliquer strictement cette orthographe: toute hésitation a disparu, si vraiment il y a eu hésitation. Ce qui est plus intéressant encore, c'est de voir Mistral corriger le texte de Dumas. Ce dernier en est resté à l'orthographe patoisante, mais Mistral (lett. IV) lui impose l'orthographe félibréenne pour que l'*Armana Prouvençau* soit " homogène sous ce rapport ". Et il ne se contente pas d'ailleurs de corriger, il justifie ses corrections en invoquant soit la grammaire (esclavo est du féminin), soit la pureté de la langue (ouriant est du patois), et il est ainsi amené à refaire une strophe entière de Dumas: on ne peut s'empêcher de remarquer que la strophe mistralienne est mieux rythmée et plus dense de pensée; il y a entre ces deux strophes la différence du versificateur au vrai poète.

Aussi Dumas accepte-t-il sans barguigner ces modifications (lett. XVII), d'autant plus que Mistral sait les enrober dans des compliments parfois un peu excessifs (V. lett. XXXIII, XXXIV et XXXV).

Mais, malgré tout ce qui vient d'être dit, l'intérêt majeur de cette correspondance, c'est de préciser le rôle, essentiel, que Dumas a joué dans la publication de *Mirèio* et de nous fournir des renseignements précieux sur le retentissement qu'a eu l'œuvre mistralienne dès son apparition.

Dumas a été visiblement impressionné par la chanson de *Magali*: il y revient dans les lett. I, II et III. Il a goûté également le chant VI (lett. VII, XXIII), mais seulement une fois le volume publié. Cependant l'impression première avait été si forte qu'il s'inquiète de savoir si la composition du poème avance et s'il sera bientôt publié (lett. III, VI).

Le poème à l'impression, Dumas se préoccupe de son "lancement" à Paris. Dans les lett. V, VII, VIII et IX, nous le voyons intervenir auprès des critiques parisiens pour solliciter d'eux un article sur *Mirèio*. Dans la lett. VIII en particulier, du 2 mars 1859, il apparaît bien comme le "manager" à Paris de Mistral en l'honneur de qui il envisage d'organiser une soirée. Le rôle de Dumas dans l'orchestration de la critique parisienne en faveur de *Mirèio* a été déterminant, non seulement parce qu'il a présenté Mistral et *Mirèio* à Lamartine et qu'il a été ainsi à l'origine du fameux *Quarantième Entretien*, mais aussi parce qu'il a obtenu l'adhésion de l'ensemble de la critique. Qu'on ne se méprenne pas d'ailleurs sur ce rôle: Dumas n'a fait qu'appliquer à *Mirèio*, œuvre provinciale, les méthodes de publicité utilisées à Paris pour des œuvres parisiennes. Si *Mirèio* n'avait eu aucune valeur, les articles n'auraient pas été favorables, ou, même s'ils avaient fait de l'ouvrage un éloge immérité, ce n'eût été qu'un feu de paille.

D'un autre côté, cette correspondance nous permet de juger l'effet produit sur Mistral par son succès parisien, si rapide et si total. Les lettres X et XII sont à ce sujet très importantes.

Dans la lett. X, du 10 mars 1859, nous voyons Mistral se réjouir, comme il est naturel, de son "triomphe parisien", mais déplorer, comme il est non moins normal, que la presse de Provence n'ait pas pris le ton de celle de Paris: on peut philosopher sur cette attitude, pour le moins étonnante, des journaux de Provence et regretter avec Mistral que la Province, par trop de déférence, attende la réaction de Paris avant de formuler son opinion. C'est d'ailleurs contre cette centralisation excessive, contre cette soumission exagérée aux directives parisiennes et en faveur d'une plus grande originalité culturelle des Provinces que s'est fondé le Félibrige. La lettre XII, du 3 juin 1859, rend un tout autre son: cette fois-ci c'est la joie d'avoir été enfin compris chez lui qui le transporte; on sent Mistral tout ému de l'accueil que lui ont réservé les Maillanais à son retour de Paris. Et cela le console des pointes acérées que contient l'article de Saint-René Taillandier.

Une autre lettre, à un tout autre point de vue, est importante, c'est la lettre XI, du 12 mars 1859. Mistral y donne à Dumas des détails biographiques à l'intention de Lamartine. Or Lamartine ne les a pas utilisés, ou mal.

Il incombera aux futurs historiens de la littérature provençale de rechercher et de préciser le sort qui a été fait à cette lettre: Dumas n'a-t-il pas communiqué la lettre à Lamartine ou Lamartine a-t-il fait fi de ces renseignements parce qu'ils ne correspondaient pas à la figure qu'il voulait camper du nouvel Homère?

En tout cas nous pouvons mesurer par cette correspondance quel a été le retentissement de *Mirèio*, dans les deux années qui ont suivi sa publication.

C'est d'abord la conversion au provençal de Bonaparte-Wyse (lett. XXII) conquis par la lecture de *Mirèio* achetée en passant à la boutique de Roumanille; on sait que Bonaparte-Wyse écrivit par la suite deux recueils non négligeables de vers provençaux, *Li Parpaioun Blu* (1868) et *Li Piado de la Princesso* (1882) et qu'il fut le seul étranger à porter le titre de majoral du Félibrige.

Nous voyons ensuite que dès 1860 (lett. XXVII) il est question de porter *Mirèio* au théâtre. Dans la lettre XXXIII, du 1<sup>er</sup> mai 1861, Mistral parle d'un projet de traduction en espagnol et dans la lett. XXXVI, du 18 mai 1861, il dit que *Mirèio* est déjà traduite en cinq langues. Une autre conséquence directe de *Mirèio* semble avoir été le rétablissement des Jeux Floraux catalans (lett. XXXVI).

On voit par cette analyse rapide combien est dense et riche cette correspondance. Nous espérons avoir, en la publiant, fourni aux chercheurs des documents originaux dont ils auront à tirer toute la substance. Nous pensons avoir ainsi contribué pour notre modeste part à élever à Mistral et à *Mirèio* un monument digne d'eux.

**CHARLES ROSTAING.**



## I. — A. Dumas à F. Mistral

Eyragues, 26 février 1856

Mon cher Poète,

Depuis mon retour de Maillane je chante votre charmante ballade de Magaly, mais je n'ai que l'air et pas une de vos gracieuses paroles, vous me les devez et je tiens à les avoir, comme le plus ravissant cantique d'amour que j'aie entendu en Provençal. Monsieur Couillet qui vient me voir, vous dira combien je suis ravi de Maillane et de ses bonnes habitudes d'hospitalité. J'espère que vous en direz autant d'Eyragues, quand vous y viendrez. J'achève le net de *Bianca*

*Colonna*. Dans vingt jours je compte avoir mis fin à la dernière page. Mais rien ne vous empêche de profiter du beau soleil, il n'y a pas de distraction avec les poètes, on ne fait que passer d'une poésie à l'autre. Mes souvenirs de Maillane me sont trop jeunes pour que vous ne les continuiez pas à Eyragues. Vous avez fait de votre maison la mienne, la mienne est la vôtre, ne l'oubliez pas. Quand vous écrirez à votre ami Crousillat, complimentez-le bien pour moi.

Présentez mes respects à Madame votre Mère, et croyez-moi de cœur tout à vous

Adolphe Dumas.

P.-S. On me dit que M. le Curé de Maillane a tonné en mon nom, il fera bien de guérir Maillane de l'horrible chasse et du cancan. Guérissez-le, vous, des cafés chantants et des ordures et vous aurez tué le Minotaure de Paris.

## II.— A. Dumas à F. Mistral

Cher Poète et cher ami,

Votre élégie, toute de jet, comme une saignée au cœur, a renouvelé ma crise de larmes. Je vous envoie un exprès pour vous dire que je pars demain matin. Mes jours pour mon retour à Paris sont comptés,, si vous veniez passer la journée de demain lundi à Avignon? Je laisserai au *Mémorial* ma plainte en partant, et je donnerai aussi la vôtre, elle est trop touchante, pour en priver la Provence et les Provençaux, et je serai très heureux qu'on vous sacre aussi bon poète et aussi bon ami, je ne vous dis donc pas adieu ni à Eyragues, ni à Avignon, ni à Paris, mais au revoir tant que vous chanterez si bien,

c'est à dire longtemps.  
tout à vous

Adolphe DUMAS.

Eyragues, 22 juin 1856

### III. — A. Dumas à Mistral

Mon Cher Poète,

Il y a long temps que je dois vous écrire une longue lettre. Toutes mes lettres et tous mes tendres compliments sont passés par les mains de Roumanille et il m'a toujours dit qu'ils vous étaient arrivés. Mais il manquera toujours quelque chose à des lettres, la conversation, et je ne puis encore l'aller chercher à Maillanne, ni vous la venir achever à Paris.

Roumanille m'avait appris que vous étiez livrés à vos propres forces, cette année, je lui ai donné un coup d'épaule, deux coups d'épaule, il m'en a demandé un troisième, et vous avez entre ses mains *Laure*, que vous auriez bien mieux retrouvée que moi, dans la langue de *Magali*.

Chacun offre ce qu'il peut, et tous les présents sont bons, l'encens est toujours un parfum. Vous avez aussi *Homère*, me dit Roumanille; c'est donc vous qui êtes le maître et l'éditeur? Alors voici les dernières strophes de *Laure*, corrigées à l'endroit où les félibres d'Avignon ont cru voir un calembour: après

Ma maire es bello, tu siés bello, iéou siéou bello  
fan jamai que parla d'amour

coupez la strophe qui suit: *Moun Diéou, mi bons ami*  
et dites:

Fan l'amour, fan l'amour; an jé d'aoutriz-affairé  
é quand fan pas l'amour, saboun plus de que faire  
eh tan miéou, que voulez dé mai?  
li pays sensou amour, lis omé ié pourissoun  
e flourissoun aqui que li femou flourissoun  
coumé li rosou ou mès de maï.  
Plu jé de cabaret, plus jé de jò de boulou.

voou miéou que li béou gaou cercoun li belli poulou  
e li bellou fan li bèous ioou.  
disoun que lou couer parlou? ei pas per ren que parlou  
è, provou que soun bellou, ei pas per de bouscarlou  
que fan soun nis li roussiniou.

Corrigez aussi la fin de la dernière strophe

ei pas iéou que l'ai enventa  
ni'a de bloundou, de roussou, e de nègrou e de blanquou  
é ren ié marquou, ren; demanda se ié manquou  
de poëtou per li canta

Je crois que c'est plus séant pour vous et pour Roumanillou. Voyez encore un vers dans la strophe sur Lille et dites:

manjavou de rasin é me n'en jité un agé...  
sabé cé qu'aouriéou fa s'aviéou agu soun agé

Toutes ces ratures vont me valoir une lettre de Belle Vistoul et j'en serai enchanté, elle me rappellera les trois jours que j'ai passés à Maillanne et que je voudrais bien vous rendre à Paris.

Roumanille me dit qu'*Homère* vous plaît, il hésitait pour la deuxième édition, qui est plus complète, et mieux de toutes parties, il paraît que vous l'avez rassuré, et il a raison de vous appeler le maître.

Il me promet des épreuves, si c'est possible. Je sais, moi qu'il est possible que je vous les retourne, le même jour, comme une correction de Maillane, le chemin de fer va aussi vite que le porteur.

Tout cela ne me fait pas oublier *Magali* que j'ai perdue à Eyragues et dont je ne me rappelle que l'air et quelques strophes que je chante à tous mes amis, en racontant le reste et qu'on trouve un petit chef-d'œuvre. Envoyez-moi donc sur papier fin, toute cette chanson d'amour, c'est le plus charmant spécimen que j'ai rapporté du Midi. Or je ne l'ai plus et l'air est dans mon oreille et ne me quitte pas plus que la fête de Maillanne et nos déjeuners chez votre bonne mère, au lieu de *gardiane*, dans *Homerou*, il aurait fallu un *crepèou*, mais la rime ne s'inquiète pas du souvenir.

Roumanille me parle peu de votre poème, dites-moi où vous en êtes. Les quelques pièces que j'ai écrites en provençal, m'ont convaincu qu'il y a là-dessous une seconde langue de Dante et de Pétrarque. Mais suivez bien leur méthode, leur procédé n'a pas consisté à revenir au (sic) dix ou douze dialectes de la Lombardie, les patois de Bologne, de Milan ou de Florence; ils ont été en avant, et ils ont achevé une langue en le généralisant, c'est l'histoire de la formation des langues, tout ce qui a précédé *Horace*,

*excepté Térence*, est du fumier d'*Ennius*. N'en prenez que la paille, et même les quelques grains de froment qu'elle renferme, avec le goût et les instincts jeunes que vous avez vous ferez merveille, et ce coup-là je compte sur une renaissance d'un langage parfait comme le meilleur italien, venu du latin.

Une lettre a beau toucher, elle ne remplace pas une bonne promenade au bord de votre canal, je songe souvent à votre petite maison tournée du côté des Alpines et en plein soleil du midi, j'ai un peu de tout cela à Paris et je vous écris, le 16 octobre, avec quatre fenêtres ouverte, et un soleil du mois de mars, devant un grand jardin, où les enfants de l'Ecole des Sœurs chantent avec les oiseaux, à qui mieux-mieux. J'ai jusqu'à des merles, dans mes futaies, cela vous dit ma solitude, loin du bruit; c'est Paris et cela ne vaut pas la Provence. J'aurais bien à vous dire encore là-dessus, et sur la vie de Paris, toute changée, vie d'étrangers, de filles publiques, et de joueurs de bourse; mais je craindrais de vous donner mon mal, qui n'est pas de la misanthropie, Dieu m'en garde, mais du dégoût pour tout ce qui dégoûte les hommes.

Adieu, cher poète, vous voyez que je vous rends justice de tout point; vous êtes le *beatus et ille deos qui novit agrestes*, le plus heureux que je connaisse — c'est pourquoi vous êtes si bon, et que je vous aime de tout mon cœur. Tout à vous

Adolphe DUMAS.

Roumanille vous fait part de ses lettres, partagez-lui aussi les vôtres.

Faites bien mes compliments respectueux à votre bonne mère, et si vous voyez Monsieur le Curé de Maillanne, priez-le de ne plus me brouiller avec sa paroisse. A ces conditions, je lui envoie en bon chrétien, mes soumissions et mes meilleurs souvenirs, que je le prie à l'occasion de partager avec mon cher Monsieur Trévan, d'Eyragues, sans oublier Mr l'Aumonier de St Paul, à St Rémy, encore un excellent cœur, comme le bon Dieu les fait, quand on le laisse faire: *gratia quia gratis data est*.

(cachet de la poste: 16 octobre 1857)

## IV. — F. Mistral à A. Dumas

Moun bèl ami,

Votre bonne lettre m'arrive avec le dimanche, le soleil levant, les tièdes bouffées du vent de mer, et les joyeuses volées du premier de la messe.

Tout n'est qu'harmonie dans la nature, et le bon Dieu donne à toutes choses le cortège qu'elles méritent.

Je n'aurais pas dû attendre votre lettre, j'aurais dû vous prévenir, car celles que Roumanille m'avait communiquées étaient toutes pleines de jolies choses à mon adresse. Mais, que voulez-vous? dans ce pays-ci la paresse ou pour mieux dire la *pereso* est une de nos vertus, nous disons toujours: à demain! et le lendemain est si doux qu'on ne songe qu'à ne rien faire.

Quand je dis ON, j'ai tort; je devrais dire JE car le Provençal est éminemment actif.

Mais pour peu que ma lettre continue, je vois qu'elle ne contiendra que des circonlocutions, arrivons au but.

Roumanille a dû vous dire que j'ai trouvé votre envoi provençal admirable. Je ne connais votre première pièce que par ouï-dire. Le sujet, et les quelques strophes que Roumanille m'en a dit, m'ont paru singulièrement poétiques et d'une haute originalité. Mais parlons d'*Homère* que j'ai eu sous les yeux: il y a là-dedans une franchise et une grandeur de langage, une force, une fraîcheur, une abondance de sève et surtout un sentiment poétique de la réalité qui m'ont transporté. Si notre chère langue avait force coup d'épaule comme çà, il faudrait bien qu'ils y vinssent à nous traduire et à nous commenter, vos savants de Paris qui s'évertuent toute l'année à chercher quelques paillettes d'étain dans les cantilènes mandchoues ou caraïbes, et qui ne voient pas dans le Midi de la France, les diamants ruisselant au soleil. Je me suis permis, dans votre pièce d'*Oumèro*, trois corrections que je vous soumets et dont vous ferez ce que bon vous semblera,

Acò's Oumèro mandiant,  
Oumèro avugle, Oumèro esclavo...

es la lengo que se parlavo  
d'aquéu coustat de l'Ouriant...

En provençal on a toujours dit et on dit toujours *esclau* ou *esclave* au masculin, et *esclavo* seulement au féminin...

*Ouriant* n'est pas plus de notre cru que *pain*, *pèro*, *cour*, etc... le génie de notre langue veut *Ouriènt*

Se vautre sias countènt  
de ço qu'ai di di pastre,  
vous dirai quaucarèn di rèi de l'Ouriènt... etc. (Saboly)

Je me suis permis de mettre:

Acò 's Oumèro, i jour couiènt  
que, paure avugle, barrulavo...  
e la lengo que se parlavo  
d'aquéu coustat de l'Ouriènt

Votre *óumono* m'a sauté aux yeux et pour y remédier, sans nuire à l'idée ni à la strophe, je vous propose

..... un manescau  
(èro alin à Sparto sa morno),  
pèr i'avé refusa l'oumorno  
batè sa femo, e batè caud.

J'ai mis *Esmerno* au lieu de *Smyrne*. J'entends très souvent nos paysans vanter *la grano de garanço d'Esmerno*. *Esmerno* me paraît plus joli et rend mieux le son grec??????. J'ai mis aussi *Atenen* au lieu d'*Atenien* ou d'*Atenian*. *Maiano, Vedenò, Madaleno, Maianen, Vedenen, madalenen* et, par conséquent, *atenen, atenenco!* Vous direz peut-être que je m'amuse à des vétilles, mon cher Adolphe, cette sévérité nous est nécessaire pour nous opposer au flot montant de la *francisisation*, qui n'est autre que la corruption. Si nous, les félibres, nous ne donnons pas l'exemple de la pureté, de la correction, nous verrons bientôt la canaille de notre parnasse grimer totalement le provençal à la française.

Voulez-vous un échantillon de ce que devenait notre idiome avant que les Félibres n'y missent la main? Ecoutez *Jacinto Morel*:

De bergié dóu corps s'emparèron  
incessamen  
dessus un buché lou brulèron  
secretamen.

Si un garçon cafetier d'Avignon faisait des vers provençaux m'est avis que sa poésie aurait cette couleur.

Quand ié disien: de mounte sias?  
Sias Teban, sias de Beoucio?  
fasié trouna sa pouèsio  
coume de tron dins de roucas.

*Parlas-me d'acò!* Voilà de la sonorité! Eh bien! mon cher poète, si nous, les *baile* du *Gai-Saber*, lâchons la bride au *francihotisme*, dans dix ans nous verrons des imbéciles qui, ayant à rendre la même idée que vous diront, pour plaire aux dames,

fasié touna sa pouèsio  
coume de tounerro dins li rocho.

Conservons donc autant que possible à nos vocables cette largeur d'intonation qui les caractérise. Ne sentez-vous pas que *pan, fraire, maire, sorre, cor, noro, vèspre* sont plus harmonieux, plus solennels que *pèn, frèro, mèro, sour, cour, bello-fiho, soir?*

Votre *Lauro* est une création des plus heureuses et des plus neuves. Pour ma part je n'y trouve rien à redire, ni à retoucher. Il se peut que les Avignonnais aient l'oreille plus chaste que moi, puisqu'ils vous ont parlé de corrections à faire. Je leur en laisse la responsabilité. Toutefois, puisque vous avez eu l'obligeance de faire des changements, pour leur faire plaisir, je les leur communiquerai.

Je préférerais pourtant votre premier jet. Nous vous enverrons les épreuves.

A ce propos, je vous prierai d'une chose. Laissez à vos pièces l'orthographe que nous leur donnerons. Il convient que notre petite publication soit homogène, sous ce rapport.

Ainsi, là où vous écrivez:

Voou miéou que li béou gaou cercoun li belli poulo

nous écrivons

Vau miéu que li bèu gau cercon li bèlli poulo.

Nous écrivons ainsi parce que les troubadours des XII, XIII et XIV<sup>me</sup> siècles, nos illustres devanciers qui ont créé la poésie moderne, trouvé et multiplié la forme de la strophe, et allaité Dante et Pétrarque, nous écrivons ainsi, dis-je, parce que les vieux troubadours écrivaient ainsi.

Pourquoi vouloir briser tout lien, tout signe de reconnaissance avec ces vénérables aïeux? Pour la prononciation, ne vous placez pas au point de vue français. Faites comme si le français n'existait pas, et vous verrez que notre orthographe traditionnelle est la plus simple, la plus rationnelle, la plus étymologique, la plus latine, la plus conforme au génie méridional.

Vau miéu que li bèu gau cercon li bèlli poulo.

*Bertrand de Born, Arnaud Daniel, la Comtesse de Die*, etc., eussent écrit absolument la même chose, sauf le mot *poulo* qu'ils auraient écrit *poula*. En effet, cette voyelle finale, qui chez nous est loin d'être muette, est le seul changement qui soit survenu dans notre langue. L'a terminal, l'a roman a disparu. C'est positif. Que mettrons-nous à la place?... l'e français? mais c'est contraire à l'oreille et, d'ailleurs il faudrait écrire un *ome terrible, une feme terrible*, absolument la même chose; tandis que la différence se fait très bien

sentir: *un ome terrible, uno femo terriblo*. Mettrons-nous un *ou*? *La femou, la chatou*, etc...; mais c'est hideux et d'ailleurs *lavadou* (lavoir) se confondrait avec *lavadou* (lavée); *matou* (sournois) avec *matou*, etc... etc...; ça ne vaut rien. Reste l'o. L'o est le plus conforme à notre prononciation. Pourquoi n'écrivirions-nous pas la *capello* (la chapelle) comme le *capello* (chapeau) des Italiens, puisque la prononciation est identique. Et d'ailleurs cet *o* est tellement naturel que depuis le XVI<sup>me</sup> siècle tous les troubadours écrivent ainsi. Brueys, La Bellaudière, Goudouli, Sabòly, et de nos jours tous, y compris Jasmin, Rabelais et Molière, *que n'èron pas de gargamèu*, et qui avaient

eu l'occasion d'étudier cette langue, étaient de notre avis.  
Ecoutez le Limousin de Rabelais:

*he! digo, gentilastre,... ho! Sant Marsaut, adioudas-mi, hau, hau! laissas acò au noum de Diaus!.*

écoutez la Lucette de Molière (dans Monsieur de Pourceaugnac).

Aquo es faus, aquo es yeu que soun sa fenno, e se deu estre pendut, aquo sara yeu que lou farai penja.

Ces deux honorables *franchimand* avaient compris l'orthographe provençale exactement comme nous. Mais à quoi bon vous conter toutes ces balivernes? je prêche un converti. Vous me parlez de mon poème, cher Dumas, je ne veux pas vous en parler, jusqu'à ce qu'il soit achevé, imprimé.

## V.— A. Dumas à F. Mistral

6 octobre 1858.

Mon cher ami,

J'ai reçu vos deux lettres. En voilà une pour vous, uniquement pour vous; je ne veux pas avec Roumanille une correspondance qui ne serait pas privée. Je compte donc sur vous et en frère.

Vous m'avez envoyé trois épreuves. Les deux que j'ai gardées sont en bon lieu et traduites. Ce n'est pas peu vous dire pour *Mirèio* que de vous annoncer que la seconde épreuve est entre les mains de Damas-Hinard et que la mère de l'enfant a eu les trois baisers des *Bouches du Rhône* et qu'on est ravi.

A propos de l'Almanac, pour l'Epître des Provençaux. On me l'a dit on veut en inonder tout le Midi et l'on m'a demandé *ce que je voulais et qu'on ferait ce que je demanderais*.

Nous sommes donc déjà plus loin que ma lettre à Mr le Préfet. Je ne pouvais rien demander pour moi, et j'ai demandé pour l'Almanac tout ce qu'on pouvait faire de plus fabuleux et on m'a répondu: c'est fait, comptez-y.

Vous comprenez que c'est trop que de faire la fortune du mauvais vouloir de Roumanille qu'on n'a vaincu qu'avec tous les efforts et malgré lui, il est donc bon et vous le croirez ainsi, que sa bière ne lui vienne pas en dormant, quand c'est vous et moi qui avons réussi.

L'an passé il avait peur de tirer à 1.000, cette année on peut tirer à 10.000 et plus, si on garde les promesses.

Enfin, je conclus que j'entre pour un tiers dans les pertes et gains, avec vous et lui et si ma délicatesse ne me permet pas d'en parler, c'est vous qui lui ferez comprendre que ma collaboration et ses résultats valent qu'il me soit offert ce que je ne peux pas demander. Cela dit, mon cher ami, et avec un pareil levier, vous levez le mont Ventoux jusqu'aux nues, et si cette année ne fait pas tout, l'an prochain nous avons un Almanac Liégeois, *c'est un fait, votre bonheur passe vos espérances.*

Réfléchissez à cela et répondez moi. Notre correspondance est toute personnelle, ne dites même pas que je vous ai écrit et faites comme si vous agissiez seul, après en avoir causé avec le Préfet qui vous aurait demandé ce que je vous demande. Le voici:

j'ai promis, d'après notre conversation de Paris, que le chat blanc allait prendre les trois couleurs. Il faut donc que le numéro de cette année ait les couleurs nationales, je vous demande donc d'éviter, soit en prose soit en vers, les *humorismes* de l'an dernier et d'ajouter de votre main deux fragments qui sont tout trouvés — le voyage en *Bretagne*, à propos de mon *Epître*, et le *Chateau Impérial qu'on battit à Marseille* à propos du Palais des Papes dont on ne fera pas un Château Impérial.

Voilà deux faits qui entrent dans le sujet, et Roumanille ne s'apercevra pas qu'on lui fait avaler le loup dont il avait peur.

Je crois que nous nous entendons et je n'en dirai mot à Roumanille, auquel je vais écrire une lettre banale, faites tout par vous même, je crois que Roumanille ne sera pas fâché qu'on lui paie tous les ans son loyer avec son Almanac.

Quelques lignes de votre lettre m'ont fait de la peine et m'ont rappelé ce que je sais depuis longtemps, c'est qu'en Provence on est bon comme les melons, un pau maï soun gasta, ne craignez rien, votre poème parlera plus haut que la critique à demi voix, on se taira quand vous aurez parlé. Avant votre arrivée à Paris, votre presse sera faite, et si les amis de Marseille en pensent moins que vos amis de Paris, vous serez un Provençal et ils seront des provinciaux.

Je suis sûr que c'est quelque *lilois* qui trouve que vous n'êtes pas un grand poète, demandez-lui s'il a vu la comète à celui-là. Je suis sûr qu'il a été au Martigue pour la voir de plus près. C'est ainsi, mon ami, produire et se produire sont deux choses très différentes, et il y a longtemps que j'ai dit, par expérience, que toute conception est une joie, tout enfantement une douleur. Tenez-vous donc averti qu'on n'est pas poète, si on ne doit pas souffrir et qu'on serait un mauvais prêtre si on ne savait pas porter sa croix.

Vous me dites d'une manière très touchante, ce que vous croyez que j'ai fait pour vous, dites à votre bonne mère que dans le plaisir que j'ai pu vous faire, j'ai bien pensé à celui qu'elle en ressentirait et vous vous souvenez que nous l'avons dit plus d'une fois.

Tant mieux qu'elle éprouve des joies qui lui viennent de son fils, dites-lui que nous lui en donnerons bien d'autres quand votre beau poème sera publié.

Je ne vous parle pas de celui que j'ai entrepris. Mr Legré vous en a dit sans doute tant et plus qu'il n'en faut. Je viens de terminer le 20<sup>me</sup> chant. Chaque chant a 130 vers, des strophes de dix vers, carrées comme les chansons de Béranger, avec la liberté d'allure des Romances du Cid et quelque chose des surprises de Gil-Blas; je ne sais si vous comprendrez, ce que je sais c'est que c'est mon rêve des jours et des nuits depuis votre

départ, et que je parle, en français, au même public que vous en provençal; si les Provençaux ne sont pas contents cette année de deux poèmes et d'une comète, la comète leur *faira la guerre* et les deux poèmes aussi.

Je vous embrasse bien, mon cher ami, et croyez-moi d'une bonne pâte — de ciment romain.

Adolphe DUMAS.

Avez-vous vu le Préfet? Il le faut, vous pouvez dire ce que j'ai fait à Paris et ce qu'on en pense. Mais agissez, agissez, de l'action et de l'action!

Répondez-moi et n'épargnez pas les lettres!

## VI. — A. Dumas à F. Mistral

Mon cher Ami,

Je suis chez les Bretons séparés de la terre. J'ai dû vous écrire de Paris, les préoccupations de travail et les préparatifs de noces m'ont absorbé. Je viens de marier ma nièce, la fille de mon frère, et je suis encore tout suffoqué des fêtes. Il faut pourtant que je vous écrive ce que j'avais à vous dire. Vous êtes plus connu à Paris et peut-être mieux qu'en Provence. Les deux Majestés ont lu l'Epître traduite, et c'est le Ministre de l'Intérieur qui l'a fait lire à l'Empereur, *Mirèio* est donc en bon chemin et l'Almanac aussi. J'ai écrit à Roumanille que j'avais reçu une lettre de trois pages de Mr Durand Saint Amand, qui vous a en très bonne odeur, et qui est disposé à vous laisser faire tout ce que vous voudrez pour votre succès. Faites-lui une visite, vous ou Roumanille, vous êtes déjà Parisien, et les gants blancs vous vont très bien. Faites donc à Avignon ce que je fais à Paris et la poésie provençale ira bien. Vous savez que j'ai écrit le 35<sup>me</sup> *chant* du poème dont vous a parlé Mr Legré. Mon voyage à Rouen est une interruption à cette fièvre continue, et j'attends ou que l'inspiration revienne, ou que je retourne à Paris pour l'aller chercher dans mon jardin que je n'ai pas à Rouen, de bien s'en faut. Je suis même très inquiet de cette suspension, car parler à des Provençaux ou à des Normands, c'est aussi différent que le Midi ou le Nord.

Heureusement je suis à la fin, sans cela il y aurait un grand danger à me déplacer. Qu'il vous suffise de savoir que je vais bien de la tête et du cœur, quoique le corps soit un peu malade des pluies de la basse Seine. Vous devez être bien avancé dans votre composition — mais ce qu'il faut tout d'abord, c'est le bon ciment de l'Almanac et Roumanille peut vous donner beaucoup de répit; je lui ai écrit que j'attendais à Rouen 10 exemplaires. J'ai pris mes mesures à Paris, pour qu'en les envoyant d'ici chez moi, on les porte à destination comme je le ferais moi-même. Ainsi exécutez-vous et je suis prêt.

Si l'ennui me prend un peu, il est même probable que je serai de retour à Paris, à la fin de ce mois, Je n'écris pas une seconde lettre à Roumanille, faites que celle-ci soit double.

J'ai vu le libraire de l'Odéon, il est convenu que Roumanille s'entendra avec lui par lettres, c'est une affaire de libraire. Ecrivez-moi où vous en êtes et surtout voyez le Préfet qui a été très charmant, puisqu'il m'a répondu le lendemain de votre visite. Je crois que le calcul que vous avez fait à Paris est bien près de se réaliser et si vous déposez dans les bureaux de tabac, vous aurez le débit des paquets d'allumettes. Comme cette lettre n'est pas la dernière, je m'arrête, je n'ai pas encore écrit à Eyragues parce que c'est mon frère qui veut se charger d'apprendre sa grande nouvelle à la famille Dumas, la nouvelle est en effet très grande, nous avons eu des noces publiques très belles à la cathédrale de Rouen, et vous recevrez dans quelques jours le toast que j'ai porté au grand banquet du soir... Les mariés sont très heureux, et même très riches et nous sommes tous bien contents. Si vous faites parvenir la nouvelle à Eyragues, dites que c'est mon frère qui veut écrire, sans quoi j'aurais déjà écrit.

Adieu, cher, embrassez Roumanille, bien qu'il reste testard comme il dit; présentez bien mes bons souvenirs à votre chère mère et croyez-moi celui que vous savez, invariable.

Tout à vous

Adolphe Dumas.

Rouen, lundi 15 novembre 1858, rue des Fossés Louis VIII.

## VII. — A. Dumas à F. Mistral

Encore une lettre de joie pour vous, mon cher ami.

La vôtre m'est arrivée hier matin, j'ai été hier au soir chez Lamartine. En me voyant entrer, il m'a reçu avec des exclamations et il m'en a dit autant que ma lettre à la *Gazette de France*. Il a lu et compris, dit-il, votre poème d'un bout à l'autre. *Il l'a lu et relu trois fois, il ne le quitte plus et ne lit pas autre chose*. Sa nièce, cette belle personne que vous avez vue, a ajouté qu'elle n'avait pu le lui dérober un instant pour le lire.

Lamartine ne veut pas s'en dessaisir, et il va faire un entretien tout entier sur vous et sur *Mirèio*. Il m'a demandé des notes biographiques sur vous et sur Maillanne, je les lui envoie ce matin.

Vous avez été l'objet de la conversation générale toute la soirée et votre poème a été détaillée (sic) par Lamartine et par moi depuis le premier mot jusqu'au dernier. Si son *entretien* parle ainsi de vous, votre gloire est faite dans le monde entier.

Il dit que vous êtes un *Grec des Cyclades*. Je lui en ai fait dire tant que j'ai pu. Mais l'important c'est qu'il parle en connaissance de cause et qu'il vous a lu et compris et qu'il est charmé.

Il a écrit à Reboul: *C'est un Homère!* et il me charge de vous écrire *tout ce que je veux*: et il ajoute que je ne puis pas trop vous en dire, tant il est ravi, c'est donc de sa part que je vous annonce un *entretien* sur votre compte et je vous quitte pour lui envoyer les notes qu'il me demande.

Soyez donc bien heureux, vous et votre chère mère; Lamartine m'a demandé des détails intimes et je parle de votre mère, dont j'ai gardé un si bon souvenir et un si bon déjeuner. Vous serez contents.

J'ai dans les mains les deux correspondants des journaux, *Opposition* et *Gouvernement*, Paul Foucher et Boinne, leurs correspondances vont à 80 journaux; ils m'ont offert leurs services, je vais en user pour vous. Je cherche aussi pour lancer un feuilleton, à moi, le *Courrier de Paris*, la *Gazette de France* ou *L'Univers*.

J'ai vu Chenavard que vous vous rappelez, j'en ai vu d'autres, si nous avons une soirée de Provençaux, elle sera bonne.

Mais Lamartine n'aime pas les moyens à la Jasmin, qu'il appelle un charlatan. Lamartine veut plus de dignité pour vous, car il vous prend au sérieux comme un homme qui n'a pas besoin de ces ressources; il a raison dans un sens. Mais une réunion des hommes de lettres provençaux n'est pas la même chose qu'une séance d'*improvvisazione italiana*. Enfin on verra. Aujourd'hui je ne veux m'occuper que de cette nouvelle *Lamartine* qui va vous remplir de joie, autant que je l'ai été moi-même à cause de vous.

Communiquez toutes ces choses à Roumanille, je n'ai pas le temps d'écrire de lettres. Je vous embrasse tous les deux.

Tout à vous.

Adolphe Dumas.

mardi 8 février 1859.

## VIII. — A. Dumas à F. Mistral

Mon cher ami,

J'ai lu *Mirèio*. Je l'ai lue deux fois sans quitter le livre et je viens d'écrire à Méry. Il est impossible que le poème ne fasse pas un bruit du diable, et ce sera moi et du bon Dieu et ce sera vous!

L'été dernier vous m'aviez ensorcelé, de telle sorte que j'ai écrit sans m'arrêter après votre départ de Paris 35 chants (de 130 vers chacun) d'un poème, et j'en suis tombé malade au moment d'achever. Cette année, vous allez sans doute me rendre la santé, car je suis dans le ravissement et c'est la foi qui sauve. Je maintiens tout ce que j'ai dit et au-delà.

Je ne veux pas vous écrire un feuilleton, j'aime mieux l'écrire ailleurs. Rappelez-vous nos conversations et dispensez-moi de me répéter. Une double lecture m'a permis de vous suivre mot pour mot et vous êtes non seulement une grande nature de poète, mais aussi un écrivain de premier ordre.

*Lou traou di fado*, est aussi beau que du Dante le plus pur et le plus latin et tout le poème a une unité de sentiment qui lui donne un charme que les *Géorgiques*, poème didactique n'ont pas. Ajoutez que vous êtes chrétien avec les Saints, et que votre drame est économisé avec une simplicité savante comme l'antique. Enfin, mon cher ami, je suis dans le ravissement. J'ai trouvé à la page 210, en vous lisant après minuit et dans mon lit, un souvenir qui m'a beaucoup touché. Si j'ai donné la main à *Mirèio* c'est pour l'épouser et nous voilà mariés d'inclination, poèmes et poètes. Je n'ai pas encore vu Lamartine, je veux vous écrire à la hâte cette réponse pour ne pas vous faire attendre. Dans quelques jours je vous en dirai plus long et notre correspondance va être active jusqu'à ce que vous arriviez.

Ecrivez-moi tous les envois que vous avez faits à Paris, il en faut un exemplaire pour *Mignet* et un pour Thiers. N'oubliez pas Jourdan. Il faudra préparer une grande soirée chez Méry ou chez Millaud, nous avons si bien mis la puce à l'oreille de Jasmin qu'il a fait annoncer par son fils et par *Léon Plée* dans le *Siècle* qu'il allait venir donner des séances payantes, au bénéfice de *Notre Dame des Arts*. C'est toujours le même comédien, j'aime mieux votre simplicité forte; mais enfin vous l'empêchez de dormir, il faudra bien pourtant qu'il dorme, et s'il vous fait la barbe, ce sera tout au plus, assez pour aujourd'hui, je n'écris pas une double lettre pour Romanille (sic), communiquez-lui celle-ci.

Il se plaint de ce que je ne lui réponds pas. Dites-lui que si je lui avais répondu, nous aurions été fâchés; Romanille (sic) me fait des violences dont il ne se doute pas. Je ne veux pas de correspondance politique: il m'a écrit avant l'envoi de l'*Almanac* une lettre où il faisait la Vierge et nous traitait tous les deux comme des *salariés* (c'est son mot) à cause de l'*Epître*, on allait nous prendre pour des salariés et le tout a abouti au retranchement du *sous-titre*; Romanille n'a pas voulu me faire parler au nom des paysans, et j'ai parlé tout seul, ce qui a changé tout mon texte. Romanille appela cela des riens, quand j'ai fait déjà remettre trois épreuves, et qu'il semble que je recule.

O (sic) que les hommes sont drôles! Aussi je ne me suis plus mêlé de rien, j'ai vu Taryde pourtant qui m'a confirmé ce que m'avait écrit Romanille, que la vente était bonne puisque Romanille en a redemandé 200 exemplaires. Le papier me quitte et je finis en vous embrassant vous et lui, pour ne pas vous séparer.

Adof Dumas.

cachet de la poste: 2 mars 1859.

## IX. — A. Dumas à F. Mistral

Je vous ai annoncé une correspondance active, je commence. J'ai vu hier Jourdan qui a publié un article, dans le *Siècle*, sur les poètes provençaux et qui en parlant de vous annonce *Mirèio* comme devant paraître. Je lui ai dit ce que c'est que votre poème, et il vous demande un exemplaire vite, vite. Adressez-le tout à moi et je ferai parvenir à la minute. A votre arrivée nous organiserons une soirée Provençale chez Millaud, ou chez Méry, ou dans une maison neutre avec toute la presse de Provence et on partira de là, enseignes déployées, voilà tout; pour aujourd'hui il fait un temps magnifique à Paris, je juge ce que doit être votre vallon, vous vous donnez de beaux jours et quand je voudrai partir de Paris vous viendrez et je ne partirai pas.

Voilà comment s'arrange la vie; et puis on dit qu'on est maître de quelque chose. Je devrais être dans la solitude où vous avez fait votre belle œuvre, pour achever la mienne, et je suis sur un fauteuil parisien ne jouissant pas de Paris et n'ayant pas à respirer une *ferigoule*, mais je lis et je relis *Mirèio*. C'est un poème écouté aux portes comme on dit à Paris, et il n'y a pas un mot qui ne soit pris sur les lèvres des Provençaux, nous en parlerons encore longtemps, basto!

e la niue soubrejavo alin dins la palun!

Quel vers et combien y en a-t-il comme celui-là?

Cette lettre n'est qu'une dépêche télégraphique. Envoyez l'exemplaire de Jourdan, avez-vous écrit à Lamartine, rue Ville-l'Evêque? Je le verrai ce soir ou demain. Adieu, mon bon, je suis si heureux du succès qui vous attend, que je ne pense plus à autre chose.

Un bon souvenir pour votre chère mère, et pour vous *tout ce que sabès*.

Tout à vous

Adolphe Dumas.

(Lettre sans date et sans enveloppe mais pouvant se situer entre la précédente de Dumas à Mistral, 2 mars 1859, et celle de Mistral à Dumas, 10 mars 1859).

## X. — F. Mistral à A. Dumas

Mon illustre ami,

La visite que, sous vos auspices, je fis l'an passé à Lamartine porte ses fruits. C'est le comble du succès, un bonheur fabuleux. Voici ce que Lamartine écrit à Reboul: — J'ai

lu *Mirèio*. Depuis vous, rien n'avait paru de cette sève « nationale, féconde, inimitable du Midi. Il y a une vertu « dans le soleil. J'ai été tellement frappé à l'esprit et au cœur « que j'écris un entretien sur *Mirèio*. Dites-le à Mr Mistral.

« Oui, depuis les Homérides de l'Archipel, un tel jet de poésie « primitive n'avait pas coulé. J'ai crié comme vous: C'est « Homère! ».

Le bon Dieu nous aime. Je n'avais pas rêvé si haut et l'article spontané de Louis Jourdan, voilà encore une bonne fortune. Quel cœur ouvert! quelle chaude sympathie! Vous avez lu? *Bravo, Frederi Mistrau! T'espèri! C'est d'excellent augure.*

Louis Jourdan doit avoir reçu depuis quelques jours *Mirèio*, avec une lettre de moi et une de Roumanille. La province sera toujours ridicule. Vous voyez, grâce à vous, l'accueil superbe que Paris prépare à *Mireille*. Il semble que la province et surtout la Provence dont mon poème est la glorification, devrait être la première à applaudir, à faire du bruit, ne serait-ce que pour encourager l'art local, la poésie du lieu, la décentralisation. Eh! bien, savez-vous ce qui se passe? Nos journaux, *nòsti journalet*, de Marseille, Nîmes, Avignon, Montpellier se taisent; ou si quelques-uns annoncent mon poème, c'est avec précaution, timidement, comme si on avait peur de se compromettre. On attend le sentiment de Paris. Si Paris se tait, mon livre serait-il un chef-d'œuvre, nul n'osera le dire, et beaucoup me jetteront la pierre. Il faut donc que Paris parle, et parle haut.

Mieux que ça. Un grand nombre de prêtres, et des plus éclairés, m'ont témoigné leur enthousiasme. Mais il en est quelques-uns, *lis esquicha*, qui préparent sourdement un article pour me démolir. Ils disent que mon poème est un *réceptacle d'immondices!* D'anciens amis, des félibres se sont joints à eux, entre autres, un nommé Martin, le même qui sous le pseudonyme de *Felibre de l'Aiet* m'a dédié une ode dans l'*Armana* 1859.

L'envie commence à darder son aiguillon; heureusement mes Zoïles sont obscurs comme la nuit. Je craignais votre jugement à esprit posé. Maintenant je suis tranquille, et j'ai foi.

M. Armand de Pontmartin a promis de faire une causerie sur *Mirèio*.

Je reçois les plus nobles sympathies de France et de Navarre. Ça va bien.

J'arriverai à Paris le 17 mars. J'irai loger dans mon ancien hôtel, rue Montmartre 112. Nous avons, mon ami, de très belles journées, mais hier, une rafale de mistral épouvantable.

*Adiéu! belèu à moun retour me maridarai! Coustiero bluio de Font-vièio!*

Ah! toto corde

Maillane 10 mars 1859

## XI. — F. Mistral à Adolphe Dumas

Mon cher ami,

Si je n'étais chrétien et si je n'avais toujours devant les yeux la vie noble et stoïque de mon pauvre père, il y aurait de quoi devenir fou de joie. Mais ne craignez rien. Le seul sentiment que m'inspire le bonheur inouï qui m'arrive, c'est un attendrissement profond, c'est un besoin infini de reconnaissance envers Dieu et les hommes, les hommes dont il se sert pour élever mon nom.

Plus je réfléchis à ce que vous me dites de Monsieur de Lamartine, plus mon étonnement redouble. Je suis accablé, écrasé de tant d'indulgence. La bonté du grand homme est aussi merveilleuse que son génie.

M. de Lamartine, me dites-vous, désire sur votre humble serviteur quelques détails biographiques. Ma vie ne saurait être plus simple qu'elle n'est. Je suis né à Maillane, en septembre 1830, dans la ferme que mon père s'était acquise par le labeur de ses mains et la sueur de son front, et cette dernière expression n'est pas une formule de rhétorique.

Si vous aviez connu mon père, mon cher ami, vous en seriez enthousiasmé comme je le suis encore.

Je l'ai peint dans mon poème sous deux faces diverses, *Mèste Ambroi et Mèste Ramoun*. Je n'ai mis dans ces deux caractères de vieillards aucun trait, je ne leur ai prêté aucune parole, que je n'ai vu dans mon vieux père, entendu dans sa bouche. Volontaire de 1793, il avait conservé pourtant toutes les idées austères et pieuses du vieux temps.

Mai au retour d'aquéli guerro  
à fouire, à bourjouna la terro  
nous sian mes coume d'ome à nous desmesoula  
etc.

Je n'ai jamais connu d'homme plus vertueux que lui; il n'a jamais permis dans la maison qu'on s'occupât du prochain; il mangeait (et nous mangions tous) avec ses valets de labour, et faisait asseoir les *mendiants* à sa table, et avait pour eux les mêmes égards que pour le reste du monde.

Je n'ai jamais connu de travailleur plus intrépide que lui; jusqu'à l'âge de 83 ans, il allait, lui-même, briser les mottes de ses champs.

Je n'ai vu nulle part une foi comme la sienne. Quand la pluie ne lui permettait pas de sortir, ou les jours de fête, il lisait à haute voix le Nouveau Testament, devant la famille et les domestiques et pleurait à chaudes larmes au récit de la Passion.

Quant à ses bienfaits... le village en masse se pressait à ses funérailles.

Je vous parle beaucoup de mon vieux père, parce que c'est lui qui m'a rendu poète. Devant ces mœurs antiques, homériques, bibliques, devant ce saint modèle de poésie vivante, je ne pouvais devenir autre que je ne suis, faire autre chose que je n'ai fait.

Ma mère, mon excellente mère, qui pleure en entendant lire votre lettre, vous savez comment elle est; par sa simplicité, elle était digne d'être l'épouse de mon père. Quant à moi, comment se fait-il que je sois resté dans mon mas, après avoir terminé mes études et mon droit? C'est d'abord le bonheur que j'éprouvais à ne pas quitter mon père au terme de sa course; ensuite l'irrésistible besoin de composer *Mirèio*. J'ai mis à ce travail 9 ou 10 ans.

Ma réponse à votre seconde lettre doit vous être parvenue hier. Vous aurez celle-ci quelques jours avant mon arrivée.

Dimanche prochain, Roumanille, Aubanel et moi, sommes invités à aller donner une séance à Nîmes pour les pauvres. Nous sommes conviés à dîner chez Monseigneur l'Evêque.

Je vous embrasse avec mon cœur

F. MISTRAL.

12 mars 1859 Maillane ( B.-d-R. ).

## XII. — F. Mistral à A. Dumas

Maillane 3 juin 1859

Mon très cher poète,

Le repos absolu est absorbant comme l'activité excessive. Me voici de nouveau dans mon trou, buvant la paix et le silence, devenant de jour en jour plus oublié et aussi un peu oublieux. Il me semble toujours que je suis frais débarqué de la grand ville, il me semble toujours que je vous vois et que je vous entends, dans vos jeunes enthousiasmes, dans vos poétiques et grandes colères. Voilà pourquoi je ne vous ai pas encore écrit, je croyais être encore avec vous. Il doit vous tarder de connaître l'effet de mon succès sur mes chers Provençaux. Pas trop mauvais en somme. Je m'attendais à plus d'indifférence. J'ai été surtout très touché de la part qu'y ont prise les gens de mon village. Ils ne venaient jamais en Avignon sans aller aux informations chez Roumanille. Le soir de mon arrivée, un grand nombre sont venus, les uns après les autres, me serrer la main, me complimenter et m'exprimer leur joie à leur manière.

— *Bèn? moussu, parèis que lou viage es esta bon?*

— *Eicelènt, mi bons ami, eicelènt*, leur répondais-je

Et je les voyais émus, et même, le cœur gros. Ils cherchaient des mots pour me féliciter ou pour me parler de mon poème et de ma gloire, et ne les trouvant pas, ils s'en allaient en me répétant;

— *Anen! sian bèn countènt, boutas, sian bèn countènt, es un bèl ounour pèr l'endré.*

Roumanille a été charmant, un peu beaucoup étonné de tant de retentissement, mais enfin, à ce qu'il m'a paru, heureux de tout cela. Il est très embêté de ne pouvoir traduire ses *Oubreto*. Son provençal est coulé par son français, *coume un rasin l'es pèr la nèblo*. Au contraire, l'œuvre d'Aubanel, traduite en français, est enlevante.

Je suis allé dimanche à Montpellier, Monsieur Saint-René Taillandier m'a fort bien reçu et m'a dit que positivement il était chargé par Buloz de l'article sur *Mirèio*. Buloz lui a recommandé de prendre garde de ne pas se laisser prendre à tous ces éloges et M. Saint-René, à ce qu'il m'a paru, se mettra au diapason de Buloz. Il doit faire une espèce d'historique de la renaissance provençale où une large part sera réservée à Roumanille.

Nous avons longuement parlé de vous et de vos triomphales poésies; il a reçu *Provence*, qu'il connaissait déjà. Seulement la dédicace, perdu dans la mer Caspienne, l'intriguait beaucoup. Il ne comprenait pas; je lui ai expliqué.

En venant de Paris, je me suis arrêté à Dijon. J'ai trouvé dans un petit château, aux environs de la ville, une ravissante Bourguignonne de 22 ans.

Les parents m'ont retenu toute la journée, il y a eu festin, promenade, causerie à deux sous les lilas. J'étais comme un dieu. Une journée délicieuse!

Et vous, mon admirable, que faites-vous? Vous ne doutez pas de l'accueil qui vous est réservé. *Seloun li gènt,*

*l'encèns!* Dites au cher Garcin que je le remercie de ses deux lettres et que je lui répondrai.

Votre tout dévoué

F. MISTRAL.

## XIII. — A. Dumas à F. Mistral

Mon cher ami,

Il faut que je vous explique mon silence. Votre première lettre m'a fort attristé, vous étiez tombé non des nues, mais dans les nues, il faisait plus chaud pour vous à Paris qu'en Provence, et malgré certaines paroles de votre lettre, je voyais que vous étiez descendu de votre enthousiasme dans la rue *Saint-Abricot*. Le silence de Roumanille à mon égard m'en dit encore plus. Il vous aimait beaucoup et il me poussait quand vous n'étiez guère plus que lui, à présent vous êtes trop haut, il mesure la distance et il m'en voudrait presque de ce que j'ai fait. Tout cela est bien laid et ressemble au revers de toutes les choses humaines.

Il n'y a pas beaucoup de Mistral en Provence, mais il y a encore moins d'Adolphe Dumas. Je n'ai pas été voir Lamartine de peur de lui laisser voir mon mécontentement.

Par bonheur, si les Provençaux sont ainsi faits, il reste la Provence pour nous en dédommager. Cependant je vous avoue que j'ai besoin d'y voir à travers d'autres lunettes que celles de Roumanille.

A force de turbulence et d'indiscrétion il finirait par me faire détester le pays même. Parlons d'autre chose, car ce garçon-là m'incommode.

Ne vous étonnez pas de ne pas trouver Paris à Eyragues ou à Maillane, Paris est malade de toutes les maladies, mais il vit, et il n'y a pas de vie sans passion; Paris a des passions, ce qui fait qu'on lui pardonne d'en avoir de mauvaises. Depuis votre départ, j'ai eu mon frère, cela m'a distrait, mais vous m'avez laissé un très grand vide. C'eût été le moment de partir pour le Midi, mais je suis resté pour l'affaire que vous savez et qui n'est pas terminée, bien que j'y compte. En attendant j'ai ma campagne dans mon jardin. Garcin vient me lire des fragments de son étude, qui est faite à moitié, et que je ferai encore retoucher; c'est jusqu'à présent possible en retranchant beaucoup d'Allemagne et d'Allemands. Vous serez content et lui aussi.

Votre seconde lettre est plus inquiète encore que la première. Auriez-vous laissé à Dijon un peu de votre cœur? Votre inquiétude me paraît un peu amoureuse, mais vous me parlez de tant d'enfants, un tous les neuf mois, que votre tempérament me rassure sur votre mélancolie. Vous avez une bonne idée nous pourrions habiter cet automne et à frais communs une bastide au bord de la mer, et nous continuerions les lectures de *Mirèio*. Personne n'a parlé des derniers chants que j'ai relus encore hier, ils sont les plus beaux, mais voilà la gloire, les uns l'attachent à un fil, les autres à un rayon de soleil, il suffit que ce soit la gloire, tout le monde ne voit pas du même œil. Je crois ce que vous me dites d'Aubanel, l'amour est un sentiment si fort qu'il emporte la forme, n'importe laquelle et Roumanille ne sait pas plus ce qu'est l'amour qu'un muet d'Orient. Les Obrettes traduites doivent avoir une odeur de piquette.

Du reste je connais plusieurs pièces d'Aubanel que Legré m'a lues, c'est du Pétrarque et la langue en est plus faite, car Pétrarque a sa *manière*, que je n'aime pas toujours, sa douleur compose beaucoup; j'espère qu'Aubanel sera plus sincère, il n'aura pas les belles dames d'Avignon pour le lire ce qui a fait beaucoup de tort à Pétrarque, le Poète comtadin et mondain qui s'est trop préoccupé de ses lectrices; enfin nous verrons.

Vous me parlez de votre édition Charpentier, il m'est venu une pensée. *Mirèio* aurait besoin de trois ou quatre pages, pas plus, de Préface, c'est son extrait de baptême, qu'en pensez-vous? Je vous offre ma main et mon cœur, pour dire ce que vous ne pouvez pas vous dire vous-même; je ne veux pas en parler à Charpentier avant d'avoir votre avis. Le mien est qu'une deuxième édition a besoin d'un mot au lecteur, je vous offre de le signer avec toutes les convenances qui conviennent au livre, et à ceux à qui l'auteur doit ses remerciements. L'auteur ici serait embarrassé, l'ami le serait moins, je vous en fais juge et je ferai ce que vous croirez utile. Ecrivez-moi un mot, et croyez-moi toujours  
Tout à vous

Adolphe Dumas.

28 juin 59

## XIV. — A. Dumas à F. Mistral

Mon cher ami,

Depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, il m'est arrivé devinez quoi? je vous le donne en cent.

Je me suis démis le pied, et rompu un os de la jambe, devinez laquelle?

Voilà un problème de philosophie difficile à résoudre; pourquoi, moi qui n'avais qu'une bonne jambe, c'est celle-là que Dieu frappe et qu'ai-je fait pour mériter ce chatiment?

Toujours est-il que me voilà dans une maison de santé et sur mon lit, avec la jambe étendue dans un appareil depuis 18 jours.

N'aurais-je pas mieux fait de partir avec vous et d'aller voir danser les filles de Cabanne, de Maillane et d'Eyragues?

Et n'allez pas croire que c'est en courant après qui que ce soit ou quelle qu'elle soit que j'ai fait cette chute, c'est chez moi, dans ma chambre, à deux heures du matin, en allant prendre une carafe d'eau à ma fontaine, et pour cette carafe d'eau fort innocente, j'aurais pu avoir une double infirmité pour le reste de mes jours!

Je dis j'aurais pu, car j'ai deux médecins autour de moi et ils m'affirment que je m'en tirerai sain et sauf dans trois mois.

Voilà donc tout au moins mon été perdu, en supposant que la Science ne se trompe pas, faites donc des projets.

Mathieu sera donc obligé de m'envoyer les raisins et les figues de sa Vignasse, s'il veut que j'y goûte et vous, vous ferez quelque beau poème sans moi, vous en êtes bien capable.

Je ne sais pas l'adresse de Garcin, sa carte est à la maison, écrivez-lui, il y a vingt jours qu'on ne l'a vu chez moi, je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque chose.

Je n'ai rien de plus à vous dire; de Vigny est venu me voir hier, et j'attends Lamartine.

Pardonnez à ma main tremblante mon écriture en losanges; faites bien des tendresses respectueuses à votre bonne mère et croyez-moi celui que vous savez.

Adolphe Dumas.

24 juillet 1859.

## XV. — F. Mistral à A. Dumas

Maillane, 27 juillet 1859

Mon cher ami,

*Toujour plòu mounte es moui, e la pèiro toujour toumbo au clapié!* Quelle affreuse nouvelle vous m'apprenez là! Vous avez dû souffrir terriblement! Tombé dans votre chambre au milieu de la nuit, et la jambe cassée, seul, sans secours! c'est affreux à penser. Vous me faites espérer que dans trois mois vous serez rétabli, Dieu le fasse, et tant mieux, et puisse un bonheur imprévu compenser bientôt chez vous cette souffrance imméritée. J'aime à croire qu'il est possible à votre bon ange de venir de temps en temps égayer votre solitude et charmer vos douleurs. Tant qu'il pourra venir s'asseoir à votre chevet, croyez au bonheur. *Virgo potens, virgo clemens, virgo fidelis, regina angelorum, consolatrix afflictorum!* chantez les litanies!

Inépuisable dans vos bontés, vous m'offriez dans votre dernière lettre une préface pour ma seconde édition, une préface où rendant compte de mon succès, vous remerciez pour moi tous ceux qui m'ont fait du bien. Il se présente à cela plusieurs inconvénients; à remercier quelqu'un il faut remercier tout le monde, et grand est le nombre de ceux à qui je dois de la reconnaissance. Outre les noms qui me sont chers à Paris, il est en province un certain nombre d'amis et d'écrivains que je ne pourrais omettre sans paraître ingrat.

Vous voyez donc que pour satisfaire tout le monde, votre préface prendrait l'allure d'une kyrielle. Ensuite, vous ne pourriez vous dispenser de me donner des éloges; et je remarque que tous les écrivains *coume se dèu* se gardent bien de faire précéder leur œuvre d'un panégyrique. Si quelque jour *Mirèio* porte une préface, ce sera moi qui la ferai, et là je pourrai être modeste tant qu'il me plaira.

Car après le succès que vous m'avez fait, je n'ai plus qu'à être modeste. Ce sera, si le public le veut, pour la troisième édition.

Définitivement, mon cher ami, le bon Dieu veut que je me marie. Je me sens porté de plus en plus vers ma petite *Fontvieenco*. Ma mère l'aime sans l'avoir vue encore, et si vraiment le ciel se mêle de ces choses, il me semble et tout me dit que mon bonheur est là. En nous prenant, comme on dit en Provence, nous n'avons à nous faire, ni l'un ni l'autre, aucun sacrifice. Ma mère n'aura pas à rougir de sa bru; et ma femme n'aura pas à rougir de ma mère. Elles parlent toutes deux la langue de Provence, elles ont toutes les deux le costume d'Arles.

La proximité de nos villages fait que nous avons les mêmes goûts, les mêmes idées, et puis à moi plébéien, plébéien de mœurs, de naissance et de caractère, il me faut une plébéienne, charmante il est vrai, vertueuse il est vrai, bien élevée il est vrai, mais enfin une plébéienne, *uno chato de la terro*, comme *Mirèio*... Pardonnez-moi ce bavardage matrimonial. Je vous parle de ce qui m'arrive dans mon humble monde villageois.

Je ne tiens qu'à vous distraire un moment sur votre lit de douleur.  
Savez-vous ce qui m'arriva il y a quelques temps? J'arrivais de voyage; tout à coup, aux abords de Maillane, je vois la foule qui accourt à ma rencontre, femmes, enfants, vieillards, les bras en l'air, des larmes dans les yeux, et tous criaient, éperdus de joie et d'étonnement; *E vèn, e vèn, e vèn!*

Une fausse nouvelle avait annoncé ma mort dans le pays demi-heure avant mon arrivée. Je fus infiniment touché de cette démonstration spontanée. La nouvelle de ma mort avait consterné mes compatriotes, et tous m'avaient pleuré. Je trouvai ma mère dans la désolation. *N'es pas mai esta.*

Je vous embrasse; ma mère vous plaint de tout son cœur, et nous attendons de vos nouvelles, de bonnes nouvelles.

F. MISTRAL.

## XVI. — A. Dumas à F. Mistral

14 septembre 1859

Mon cher ami,

Garcin a tort de vous dire que je fais des bouquets à Cloris comme il a eu tort de vous écrire que j'aurais fait à *Mirèio* une préface de remerciements. Trois mots historiques pour vos lecteurs qui n'ont pas lu les journaux suffisaient. C'est ce que fit Charles Nodier pour la deuxième édition des *Méditations* qui en avaient moins besoin qu'un poème qui ressemble à une découverte faite dans le tombeau de Madeleine à Aix ou de Marthe à Tarascon. Garcin jase, et c'est sa façon de parler, je ne clorise pas, en voilà la preuve;

LOUISE

Non, vous ne ferez pas mentir votre prophète  
Et je vous le... de ma foi de poète;  
Quelques mois sont si tôt passés.  
Non, Dieu veut, belle enfant, que vous deveniez femme,  
Non, il n'a pas besoin de vous prendre votre âme  
Et le Ciel en a bien assez.

Le docteur, notre maître et notre providence,  
Quelques nuits de sommeil, quelques jours de prudence,

Vous verrez que vous irez mieux,  
Et lorsque vous serez une femme du monde  
Vous pencherez vers [nous] la même tête blonde  
Et vous aurez les mêmes yeux.

C'est que j'en ai tant vu de pâles jeunes filles!  
Et puis, plus tard, c'étaient des mères de familles;  
Quand on les revoyait un jour,  
Plus belles, on disait, avec un air d'envie;  
Dieu fait de la santé, ce qu'il fait de la vie  
Un miracle de son amour.

Savez-vous ce que c'est? Je m'en vais vous le dire;  
Une jeune malade a plus doux le sourire,  
Sa parole a plus de douceur.  
Voilà tout; son regard est comme tout le reste  
Son regard plus divin et son front plus céleste  
S'inclinent du côté du cœur.

Nous avons tant vécu, nous autres, sur le livre  
Que nous... la vie et le secret de vivre  
Qu'en soufflant, et rien qu'en soufflant  
Sur l'enfant endormi d'une mère qui pleure  
Si l'enfant respirait le souffle qui l'affleure  
Je ranimerais cet enfant.

Dites-moi quelle fleur, sur des monts de Norvège,  
Il faut aller cueillir, les [deux] pieds dans la neige,  
Vous si bonne et Dieu si parfait,  
Demandez-lui, bien plus qu'une étoile invisible,  
Priez-le, dites-lui de faire l'impossible  
Et l'impossible sera fait.

Ainsi je consolais mes peines plus anciennes,  
J'oubliais mes douleurs en lui parlant des siennes,  
Et Louise pleurait toujours  
Nos âmes étaient sœurs, la mienne était l'aînée,  
Belle,... lui donna les beaux jours de l'année  
Et je gardai les mauvais jours.

Que dites-vous de cette jeune malade? Vaut-elle *La Jeune Captive* de Chénier?  
D'Aurevilly dit que c'est plus beau. Je le désire tant que je le crois.

Votre préface pouvait être mieux. Le bâtiment et la barque a bien voyagé sur la mer azurée. Je n'aime pas cette image qui fait faire six strophes, ce n'est pas assez spontané, ce qu'on sent au vif va plus vite et avec plus d'impatience. Refaites, si vous en avez le temps.

Les petites pièces doivent être les meilleures, et il ne faut pas moins qu'un petit chef-d'œuvre sur la première page de *Mirèio*.

Je vais mieux, mais Garcin flatte notre amitié, ma force endure le mal, mais cinquante jours sur un lit n'ont pu me délivrer encore. Je vais pourtant d'un meuble à l'autre, sans canne et je me promène dans le jardin avec deux béquilles. Je gagne quelque chose tous les jours, et j'espère une entière délivrance avant un mois. Voilà mon bulletin.

Celui de votre mère, sans m'inquiéter, m'a fort intéressé, dites-lui. Mais dites-lui aussi qu'avec le sang chaud du Midi on a facilement les fièvres, surtout quand on est mère et qu'on a peur de perdre un fils aussi cher que vous.

Adieu, mon ami, vous aurez fait vos moissons et vos vendanges sans moi; moi, j'ai fait de la poésie pour charmer un peu mon mal, c'est mon meilleur médecin. Mais j'ai tant pensé en français que j'ai oublié mon Provençal et je ne sais si l'Almanach pourra me distraire des Iles d'Amour que je voudrais publier cet hiver.

La Patrie a encore donné, il y a quelques jours un fragment de moi sur l'Amnistie, toujours des fragments et des fractures de jambes, ou d'entorse de pied, cela m'ennuie, des fractions, combien en faut-il pour faire un entier? Je savais cela quand je lisais... et je ne lis plus... enfin je verrai si quelque fille d'Arles peut m'envoyer un souffle encore de si loin, j'aimerais mieux aller le chercher et le respirer sur place. Vous ne me parlez plus de Fontvieille, o volage! Epousez-moi vite un beau poème en quatre chants ou en quatre enfants, et faites-les bien beaux.

Aimez-moi, entre deux amours, et souvenez-vous que personne ne vous aime plus que moi.

Tout à vous

Adolphe Dumas.

Chaillot. Maison du docteur Vincent Duval.

## **XVII. — A. Dumas à F. Mistral**

Voilà, mon très cher, un premier envoi pour l'Armana. Je vous l'adresse pour que vous y apposiez votre griffe et votre orthographe. Je n'en sais pas plus. Je crois qu'il faut sortir de... pour l'honneur de la pléiade et parler au peuple sa langue et non les Noël de Saboly. Soyons de notre temps, au moins en poésie et en provençal comme en français. Entendez-vous avec Romanille.

Après avoir parlé aux paysans, je parlerai à Moussu Brun cura de Cabanno, des choses religieuses et puis aux filles d'Arles des choses d'amour, si j'en ai le temps. Avisez et répondez-moi.

J'ai vu Garcin, il m'a dit ce que vous savez de la dédicace; je vous ai écrit en ami et le plus dévoué, et par le fait tout le monde a été de mon avis. Il n'y a plus rien à dire puisque vous aviez fait... Cependant vous pouviez refaire; un bon et fort mouvement de cœur bien touché, cela se trouve à Maillane et partout. Je ne sais ce que vous aurez fait, j'attends. Je vais mieux, tout n'est pas fini, mais je marche dans le jardin, question de temps. Dites-moi ce que vous faites, moi je réunis les *Iles d'Amour*, et je voudrais bien en faire un beau continent. Je ne vous envoie pas ce que j'ai écrit pendant ma maladie; je n'ai guère la main à la copie, mais c'est du vrai beau dit d'Aurevilly. C'est tout. Embrassez votre chère mère comme je vous embrasse  
Votre ami

Adolphe Dumas.

Cachet postal de Paris illisible; cachet postal Saint-Rémy-de-Provence 2 et 3 octobre (1859?).

## XVIII. — F. Mistral à A. Dumas

Maillane 3 octobre 1859

Mon illustre et bien-aimé,

*Que fassen?... nous brouien? Zóu, brouien-nous! — Amicus Dumas, magis amica veritas.*

Vous voulez donc, à toute force, faire de nous des hommes politiques?

Si l'*Armana provençau* insérait la pièce que vous venez de m'envoyer, il serait coulé... vous avez oublié ce que vous avez si admirablement chanté dans *Provence* que le Midi est le pays des extrêmes, du mistral et des brises de mer, des sécheresses désolantes et des inondations diluviennes, de Jourdan Coupe-Tête et de Trestaillon, de Saint-Gent et des briseurs de croix, des catholiques et des camisards nimois; vouloir mettre de l'eau, serait-ce de l'eau de vie, entre ces deux feux, c'est vouloir être brûlé vif, lapidé par les deux camps, poignardé par les Horaces et les Curiaces.

Ceux qui applaudiraient;

Lou pople ié garcè de bacèu sus li gauto... etc.,

siffleraient

Sermas toujours lou vin emé d'aigo signado

et ceux pour qui vous dites

Que durbiguè li glèiso e sounè li campano

jetteraient des *estoupins* à la strophe;

Mai me diran; sias donc de la demoucracìo?

Vo!...

Souvenez-vous que Thiers, ayant voulu jouir de sa popularité dans sa ville natale, y fut accueilli par un charivari gigantesque et qu'Avignon reçut un jour en triomphe Berryer!  
Vous aurez beau crier;

Ero un ome de pas aquel ome de guerro!

les paysans croiront que vous vous moquez d'eux. Notre peuple est, je vous l'avoue, détestable sous ce rapport. Mais qu'y faire? Il faut le prendre tel qu'il est, et lui parler de tout autre chose.

Ingrat! qui donnez à pleines mains aux jeunes malades de Chaillot les merveilles d'amour, de poésie et de grâce, et qui jetez aux romaines de Tarascon et aux grecques de Marseille l'amère et irritante politique! *De que voulès que digon aquéli chato, Marieto, Margaridet, Rousseto, Mioun, Madeloun? De que voulès que digon se ié parlas jamai que de Bonaparte?* Faites-nous des *Lauro*, mon bel ami! Nul comme vous, ne se connaît en belles filles, en belles mains et en belles épaules!

A l'œuvre, mon divin sculpteur! et vite, et vite, et vite! car nous voici en plein automne et l'impression de l'*Armana* est commencée. Pardonnez-moi, car je vous aime! si pour le moment je vous contrarie, si je vous blesse dans le vif, si je vous crispe, *Domine miserere nobis!* c'est pour que tout le monde vous aime comme moi! Je ne veux pas qu'on dise; *es un rouge, es un blanc, es un escambarla!* je veux qu'on dise seulement et unanimement; c'est un grand poète!

Puisque ma dédicace n'a pas votre agrément je la retire tout entière. J'aurais pu la refaire; mais la question pour mon éditeur n'était pas là. Charpentier n'aime pas Lamartine, et ne voulait pas d'autel à ce grand homme, dans sa maison commerciale. A propos, un professeur de l'Université de Prague ( Bohème ) m'a écrit dernièrement une fort belle lettre sur *Mirèio*. Il me dit avoir acheté son exemplaire sur les quais, et sur la première page étaient ces mots; à *Monsieur Edouard Thierry, l'ami des Poètes, me dit Adolphe Dumas,*

Frédéric MISTRAL,

Gramaci, Moussu Thierry!... Vous me demandez ce que je fais, un peu de vers, un peu de prose, un peu d'amour à Fontvieille, un peu de vendange à Maillane.

Ma mère va mieux. Je fais bâtir à la campagne mon nid et celui de ma tourtouro. C'est entre Maillane et Eyragues. Je vous y ménage une chambre au soleil levant. Vous serez là, nous serons là à merveille. De beaux arbres, une fontaine, une *Mirèio*, o bonheur! A l'an que vèn. Dimanche passé, Roumanille, Aubanel et moi avons fait nos délices de *Louise*. Vous êtes le maître et Chénier l'écolier.

Je vous embrasse et attends de vos vers aux premiers jours!

F. MISTRAL.

## **XVIII bis. — A. Dumas à F. Mistral**

... Je ne vous fais pas de réflexion et je verrai dans l'Almanac au jour de l'an s'il n'y a pas le mot de politique, je suis sûr qu'il y sera émé force de biais, Mon mot à moi le voici; c'est que faire des paysans c'est pas assez; il faut faire des hommes, vous a dit Mignet et Lamartine vous a dit qu'il vaut mieux faire de l'histoire que de la légende.

Si les Avignonnais ou les Nîmois ne veulent pas être de la démocratie religieuse tampus pour eux. Avignon est déjà une Thèbes provençale, il ne lui manque plus que d'être une Libie ou une Arabie...

Il est très commode et très facile de donner au peuple des étrennes mignonnes de ma grand la borgne, mais le poète du peuple qui ne sait pas qu'il parle au suffrage universel ne sait ce qu'il dit.

Mais me direz-vous c'est par les abonnés, et pour la vente, Nous y voilà, et je n'ai plus rien à dire. Chacun prend ses abonnés où il les trouve et comme on le.... Les abonnés on les adore — mais les poètes ne les adorent pas, ils s'en font adorer. Voilà mon avis et il vaut bien celui de La Palisse. Je vous embrasse, à bientôt et tout à vous.

Adolphe Dumas.

cachet de la poste; 11 octobre 1859.

## XIX. — A Dumas à F. Mistral

### A MOUSSU BRUN, CURAT DE CABANNO

Moun brave Moussu Brun, sant home dou bon Dieou,  
parlen un pau de vous, pièi parlaren de ieou,  
e touca me un pau la paletto.

Coume anas, que se dis e que se fai de noou  
de Cabanno au camin que meno à Sant Andioou,  
de la Croux à la Capeletto?

Nous oublido, bessai, se disoun din li mas  
o ben dessu lou banc de moun oncle Doumas.  
Mai, tené, fau que me desbounde;  
sieou coume lou sourda que reven généraou,  
vai dre davant la porto e pico à soun oustaou  
quand a bèn fa lou tour dou mounde.

Iavie un home, uno fes, que sa femo batié;  
“ Ibrougno! manjo-tout! fégnan, gasto mestié!  
ie cridavo, “ as ges de vergougno?  
“ Que vos? ve tis enfan! E ta femo, ve-la ”  
— Vole un bon goubelet de l’aigo dou vala,  
ie respoundegue soun ibrougno.

Soun touti coume aco dins Paris; soun sadou,  
mai sadou de peca coume de pecadou.  
Vous demande un goubelet d’aiguo  
Santo Maire de Dieou, Nostro Damo d’Avoust,  
se sabias coume es bon quand avez lou desgoust,  
Un bon gousta de bourto-laigo.

Sant home, qu’an nourri desempiei lou maméou,  
vostro maire, de la, e lou bon Dieou de meou,  
sabes pas ço que vole dire?  
Su cent qu’an cerca soun ben estre, à quau l’aura,  
soun cinquanto à Paris que vous farien ploura  
e cinquanto que me fan rire.

Vaqui perque tout l'an, meme au beou mes de mai  
se disoun lou bonjour e lou donon jamai  
Paris, que ploou quand s'agenouio?  
De libre de Paris que sentoun lou furun?  
Ame mai, veses ben, ame maï, Moussu Brun...  
Ame mai lou Mas-di-granouio!

E Moussu Castagny, din soun poulit jardin,  
un paradis de Dieou quand vous ié sias dedin.  
E ce que disias l'autro annado;  
Que Cabanno ero sant, que lou tron toumbarié  
“ e lis oustau sarien brula coum'un paié,  
aurias pas uno amo danado! ”

Pas uno deco ici, pas l'oumbro d'un péca  
e je de péro bletto et de coudoun maca  
mai l'hounour e la moudestio  
e se me creses pas, cresé lou capelan  
coume Dieou que saup tout. quand ven lou bout de l'an  
sabe lou compte dis oustio! ”

Piei, parlant per parla, touti, tenian counseou,  
avant de se coucha, coume fan lis ausseou,  
à la nieu dins la grand carriero,  
Coume dou temps di paire, e cousino e cousin,  
e touti li vesino e touti li vesin  
s'assetavian su de cadiero;

Moussu Brun, ie disieou, vous a pas mascarat,  
maï vautre, que pensas de Moussu lou Curat?  
e li bravi gènt de Cabanno  
ce que vous m'avias di me lou disien de vous,  
voste noum fasié faire un signe de la croux  
coume lou son de la campano,

e me disien; “ Cousin, es besoun que d'ave  
un bon pastre, es ségur que fai un bon ave.  
Saben lou camin de l'escolo,  
e l'houro de la messo e l'houro dou travaï,  
e n'ia plus ge d'enfan que tout lou jour s'envaï  
cerca de nis dessu li colo.

Li chato, soun la flour dou païs per canta;  
li drole, per li veire e per li frequenta  
dansarien dès ans su d'ourtiguo.  
Piei quand an ben dansa, sabes pas dé qué fan?  
jogoun ou caligna; lis enfan soun d'enfan,  
risoun e se fan de coutiguo.

“ Sian touti bon chrestian, despiei que sian muda,  
despiei lou cathécime enjusqu'à marida  
e piei, alor, ven la famio  
e quand li viei soun viei, huroux, e ben huroux,  
se parloun quaranto an, dou tem dis amoureux  
que se parlavoun de la mio ”.

Ansin Cabano e vous, erias touti d'accord  
pèr la santa de l'amo et la santa dou cor.  
Santo famio prouvençalo  
sian de badaou, baden émé de badalas.  
Tu, vos lou bonur? L'as, e vos lou bon Dieou? L'as,  
as jusqu'à *Sant Francès de Salo*.

Ah! moussu lou Curat, vous n'en lève la man.  
mai philosopho anglès, philosopho alleman  
e la philosophio néco,  
que me dis, me redis, ce que me dira pas...  
Vé, me semblo que fan de bouioun de lapas  
émé de grane de pastèco.

E pregue lou bon Dieou de me faire mourri  
avant que d'oublida lou sen que m'a nourri,  
vosto gleize e soun batistery.  
Cabano, vous lou dise au mitan de Paris,  
es la terro di sant, — coume lou Paradis  
moute ia je de cementery!

A-Dieou-sias, Moussu Brun, vous ai di moun avè,  
souvenes vous de ieou i festo de nouvè  
e vives senso zizanio.  
Cabano e soun curat, souvenes vous de ieou  
e que prègue li sant, la Vierjo o lou bon Dieou  
sias touti din mi litanio.

## XX. — F. Mistral à A. Dumas

Maillane 27 octobre 1859.

Mon cher et illustre Poète,

Je vous remercie de l'admirable *épître à Moussu Brun, curat de Cabano*, il y a là un parfum du pays, une bonhomie inimitable, une chaleur et un sentiment poétique que vous seul avez trouvé, que vous seul réussissez; en vous lisant il vient l'envie de se coucher dans l'herbe, comme on fait à Saint Gent ou à Notre Dame de Chateau et de s'enivrer de soleil, de laisser-aller, de confiance en Dieu et de regards de jeunes filles.

J'arrive d'Avignon, et d'une fête magnifique. Où étais-tu, brave Crillon? depuis le Concile de Nicée un spectacle si beau ne s'était pas vu sous le soleil. Il s'agissait de consacrer une colossale statue de la Vierge que les Avignonnais ont élevée sur la tour de Notre Dame des Doms. Toute la ville était fleurie, parée, enguirlandée, avec un art, une foi, une originalité à ravir. L'interminable procession était majestueuse. Tous les moines, toutes les nonnes d'Avignon, récollets, capucins, prémontrés, jésuites, doctrinaires, bernardins, carmélites, ursulines, etc., tous les pénitents blancs, bleus, noirs, gris, etc. Tous les évêques de la province ecclésiastique (*n'i'avié sèt*) s'étaient réunis pour fêter la Reine des Vierges. Si Paris voyait cela, Paris serait jaloux et en mourrait poitrinaire.

Avez-vous lu la Revue des Deux Mondes? St René Taillandier est sévère, mais il me fait du bien. C'est la pierre de touche de mon succès. Seulement, comme tous les Parisiens, il n'a pas compris mes Saintes Maries. Vous seul, mon cher ami, avez senti celà parce que vous êtes le seul croyant de Babylone.

L'autre jour Louise Colet a passé en Arles, allant en Italie. Elle m'écrivit, j'allai la voir, et nous passâmes ensemble une bonne soirée.

Madame Colet fut très aimable. Elle venait de passer trois semaines chez Victor Hugo et m'en apportait une excellente lettre. *Voulié, coume que vague, me mena en Italo. Ai pas vougu car aurian fa parla li gènt*. Pourtant, ne vous faites pas d'illusion, en tout bien, tout honneur.

Garcin vient de m'écrire une lettre radieuse. Un éditeur, jeune, riche, et intelligent, vient, à ce qu'il dit, d'ouvrir une revue nouvelle où lui, Garcin, recevra comme collaborateur, un traitement superbe. Il est heureux comme un roi; tant mieux. C'est un noble cœur et une belle intelligence. Et vous, mon pauvre malade, *coume vai lou courage?* N'avez-vous pas encore fait comme Sixte-Quint, jeté vos béquilles par la fenêtre? Si vous voilà guéri, profitez-en pour aller fêter Schiller avec les Allemands (qui font des *bouioun de lapas, emé de grano de pastèco*). Sinon, faites-nous encore des vers et transvasez dans une ode pindarique toute la verve qui ruisselle dans votre pièce aux paysans.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Je suis resté quatre jours à Avignon.

Nous avons parlé trois jours de vous. Il tarde à tout le monde de vous revoir, de vous entendre et de vous festoyer.

Bon vèspre.

F. MISTRAL.

## XXI.—A. Dumas à F. Mistral

Paris 23 décembre 1859.

Mon cher ami,

Il y a bien longtemps que je vous dois une lettre et elle devrait être bien longue si je vous écrivais tout ce que j'ai à vous dire. D'abord me voilà délivré du mal, ainsi soit-il. J'ai relu les *Obretto* et l'*Armana*. Tout cela est à merveille. Le volume de Roumanille est consistant et il résistera à la double lecture ce qui n'est pas peu de chose; je suis très content et je le lui ai écrit.

Mai j'ai à vous gronder tous et si ce que l'on m'annonce est vrai, (ma nomination pour le jour de l'an) je serai prochainement avec vous autres et vous ne ferez rien sans moi.

Je vous gronde d'abord de n'avoir pas mis dans l'*Almana*, un chant à la Vierge d'Avignon. Sias de..... comment? pas un cri d'adoration ni de Roumanille, ni de vous, ni d'Aubanel. Un compte-rendu, si chauffé qu'il soit, n'est qu'un compte-rendu, et ne vaut pas un chant d'amour: anen, sias de catoli coume de felibre, et Roumanille, je ne parle pas

de son portrait dont il est l'éditeur lui-même, mais de la pièce qui commence son livre. Où diable a-t-il pris cette idée de se faire une préface de l'*habit ne fait pas le moine*? et de: *ruminer le mot final n'est pas un métier de chanoine*?

Je n'en ai rien dit à Roumanille, parce que je ne veux pas critiquer Reboul, mais je le prie de lire celà devant Mgr Debelay... et devant les chanoines, il verra quelle énormité il a faite. Pour un poète et pour un éditeur catholique, à force de répéter un proverbe, on finit par oublier sa source, c'est plus que du jansénisme et c'est du protestantisme tout pur, et puis Aubanel vient donner dans la relation tous les ordres sacrés, récollets, *carmes*, etc. qui accompagnent la procession, quelle tour de Babel. Voilà où conduit le besoin de la réclame; à mettre un chapitre de Rabelais à la tête d'un volume de l'*Imitation*. *I'aven pas pensa*, me direz-vous, en religion cela s'appelle des scrupules, en expérience du monde, des convenances, et en littérature du bon goût, etc etc etc.

Je voudrais pour beaucoup que vous n'eussiez pas encore baptisé le livre d'Aubanel, *La Mióugrano entreduberto*, pour un livre sérieux où il y a de l'*amour jusqu'à la mort*, est encore un de vos enfantillages.

Je vous jure, mon bon ami, que la *grenade entr'ouverte*, est d'une douceur trop étudiée, et d'une pratique de publicité d'un goût passé à l'état de chanson et d'album, et c'est dommage pour Aubanel, qui sur ce que m'en dit Legré, est un *petrarco* sérieux qui pleure et souffre plus que Pétrarque n'a souffert, et il n'est pas nécessaire de débiter par un défaut de Pétrarque.

Il me semblait qu'à Paris je vous avais dit tout cela et que vous en aviez fini avec les *agland*, les *aiet* et les *mióugrano*. Il est temps de décliner son nom d'Oreste ou d'Agamemnon; et comme l'a dit Mignet *fau faire l'homme*. Et Lamartine avait déjà dit qu'il a horreur des petits moyens.

Vous allez me trouver sévère, c'est pour votre bien et je le serai davantage, si la mission littéraire qu'on me donne a le.... de vous prendre au sérieux, comme vous le méritez, Rappelez-vous que même à Paris, il a fallu nous élever jusqu'aux tours de notre Dame, sans quoi vos amis vous faisaient porter la queue de Jasmin, témoin Pichot que Roumanille fait trôner.

Je vous le disais bien que j'avais à vous en écrire très long? Tout cela n'empêche pas que l'Almanach ne soit charmant et le livre des Oubretto un charmant livre qui mérite d'avoir une très bonne fortune, mais pourquoi être si *provincial*? Provençal vous suffit. S'il est encore temps, changez le titre d'Aubanel, et surtout n'écoutez pas Garcin qui veut faire éditer le livre à Paris, ce qui justifierait toutes les sottises que Taillandier vous a dites, que vous écrivez pour *li gènt di mas*, de la race des Saints Pères.

Je finis par Garcin qui me fait peur et que je ne vois plus, ce que j'attribue à sa confusion, il vit dans des petits caveaux modernes, avec ce qu'il y a de plus infime, ne lui confiez pas les clefs de l'Ecole si (vous) ne voulez pas les trouver dans quelque tabagie, entre le grand homme *m'as couiouna* et le grand homme *m'as foutu en caire*.

Le pauvre enfant, il me fait mal; mais il m'a dit qu'il vous avait chargé de me demander pardon pour lui; je lui pardonne sa légèreté, pourvu qu'il ne lui arrive pas de malheur.

Adieu, cher, bonne année à votre mère, à vous et *en tóuti*

Adolphe Dumas.

## XXII. — F. Mistral à A. Dumas

Mon cher et grand ami,

Je suis charmé que *Lis Oubreto* et l'*Armana Prouvençau* de cette année vous aient plu. *La Mióugrano entreduberto* vous enchantera. Je suis étonné que vous ne trouviez pas ce titre joli; je ne vois là, pour ma part, rien de prétentieux. *La grenade entrouverte!* Ça me paraît aussi simple et aussi naturel que les *Orientales*, les *Rayons et les Ombres*, les *Méditations*, les *Contemplations*, les *Iles d'Or*.

Je vous remercie et vous félicite des deux bonnes nouvelles que vous me donnez, votre complet rétablissement et votre prochaine nomination à l'inspection des bibliothèques.

*Lou bon Diéu laisso pas li siéu.* Le succès et la popularité de la poésie provençale grandit de plus en plus. C'est le réveil inoffensif d'une nationalité. Vous verrez, quand vous serez parmi nous, comme vous serez bien et *coume cantaren*. J'ai passé de très agréables fêtes de Noël. Un cousin de l'empereur est venu poser *cachofidò* avec moi. C'est un petit-fils de Lucien Bonaparte, et son père, Mylord Wyse, est ambassadeur de la reine Victoria en Grèce.

Lui, William Bonaparte-Wyse, est le plus beau et le plus gentil garçon du monde. Voici comment la chose est advenue: Il n'avait pas encore entendu parler de nous.

Il s'arrête par hasard à Avignon, il entre chez un libraire qui lui offre *Mirèio* comme un fruit du pays, lit mon poème, en devient ivre, et ne veut plus quitter la Provence avant d'en connaître parfaitement les mœurs, les monuments, *la langue* et surtout les poètes. De telle sorte que nous l'avons baptisé avec le vin de la Nerthe.

Et Garcin! Que diable vous a-t-il rabâché encore pour vous mettre si fort en colère? Je ne vous demande pas grâce pour lui, car je sais que vous lui avez déjà pardonné. Garcin n'est ni méchant, ni corrompu; il n'est qu'embêtant parfois. Excusez-le, car il ne sait ce qu'il dit.

Roumanille est très content de l'appréciation que vous faites de son livre. Je lui ai montré votre dernière lettre, il vous en est très reconnaissant. Aubanel veut faire imprimer son livre à Paris, non par orgueil ou prétention à un plus grand succès, mais pour être moins en butte aux tracasseries qui, à coup sûr, ne lui manqueront pas, de la part des capelans d'Avignon. L'imprimeur de N.S. Père le Pape qui publie un petit volcan d'amour! ce qui a engagé Aubanel aussi à se faire éditer à Paris, c'est que Garcin lui a promis que l'éditeur Crépet achèterait volontiers la *Miòugrano*. D'ailleurs je lui communiquerai votre lettre. J'ai appris à apprécier la sagesse de vos conseils.

Quand vous verrez M. Barbey d'Aurevilly, dites-lui que je l'aime beaucoup et que ma reconnaissance dure encore. Quant à vous, *optime et maxime*, vous savez ce qu'il en est de nous: vous êtes le père des Félibres. Nous vous aimons à outrance.

Frédéric MISTRAL.

28 décembre 1859 — *Bono annado acoumpagnado! emai à-n-elo!*

## XXIII. — A. Dumas à F. Mistral

10 avril 1860.

Voilà bien longtemps, mon cher ami, que vous attendez ma lettre et voilà bien peu de jours que je puis l'écrire. J'ai fait, à grands efforts, ma visite au bon Dieu le jour de Pâques et je n'ai pu rester que dix minutes à l'Eglise. C'était ma première sortie depuis le jour de l'an.

Je vais depuis trois mois du fauteuil qui est au pied de mon lit, au fauteuil qui est devant mon secrétaire et en m'appuyant sur ma cheminée pour que ma tête n'entraîne pas mon corps. On n'écrit pas ces choses-là de gaieté de cœur, voilà tout le secret de mon silence. Je ne sais ce que Garcin vous en a dit, il y a six semaines que je ne l'ai vu. Il est confus peut-être de sa position et n'ose plus venir me dire de fausses nouvelles. Passons encore là-dessus, j'aurais trop de choses à vous dire, une lettre ne suffit pas après neuf mois de maladie, pour tout dire mais enfin et en deux mots, après mes quatre mois chez Duval je suis rentré chez moi avec une fluxion de poitrine, que j'ai prise sous les douches froides au mois d'octobre. A peine j'entraï en convalescence, j'ai eu ce coup violent au cerveau dont vous a parlé Garcin, où j'ai failli être emporté. Jugez s'il était grand, après trois mois ma tête n'est pas encore remise et je ne puis pas faire dix pas dans l'appartement sans le bras de ma gouvernante. J'ai des éclairs dans la tête et dans les yeux, à chaque mouvement que je fais. On me dit que c'est de la faiblesse, on me nourrit, on me donne tous les fortifiants, les rôtis, le vin de Bordeaux, le quinquina et l'huile de foie de morue et l'on me conseille les eaux. Si cette convalescence dure trois mois, j'aurai été un an malade. Comment vouliez-vous que j'eusse le courage de vous écrire tous ces détails. J'ai eu jusqu'à l'idée de la mort cet hiver.

J'en étais bien près et c'est à ce moment que Roumanille m'a écrit la mort de Meynaud. Enfin j'ai fait un vœu à Pâques et j'ai fait de mon mieux pour le remplir, j'ai fait une visite à Dieu, pour le prier de me ressusciter, pour que je puisse bientôt remplir mes devoirs de chrétien plus complets.

Il y a un an, à pareil jour, nous étions bien heureux, voilà pourquoi il ne faut compter que sur l'heure présente, l'avenir n'est qu'à Dieu.

On m'attend à Eyragues et je compte y aller, je ne sais pas encore à quel moment. Je ne suis pas en état de santé à me risquer; on veut que j'aille aux bains de Plombières, j'aimerais mieux ceux des Pyrénées, je serais plus près de vous, et je pourrais toujours commencer et finir la saison par la Provence. C'est mon projet et jusqu'à présent c'est tout ce que j'ai à vous en dire.

Je ne sais dans quel nuage vous a fait vivre Garcin, car ce sont des limbes continuelles et il est impossible d'obtenir de ce garçon autre chose que des mots en l'air et des incertitudes. Il est vrai qu'il est très incertain lui-même. Mais au moins il ne devrait pas donner tant d'assurance. Je ne sais que par lui ce qui s'est passé avec Charpentier, *Mirèio*, Aubanel et la *Miòugrano*.

Mais j'ai fait plus de mauvais sang qu'il ne m'en restait dans les veines.

Tant que vous et moi, avons dirigé la barque nous aurions sauvé le genre humain du déluge, depuis que Garcin s'est chargé de nous représenter, vous absent et moi malade, tout semble tombé dans une *pousa-raco*. On lui a refusé jusqu'à son article sur vous, il est vrai qu'il y parlait de *Spinoza* et....., et de l'Hermès Egyptien à propos de Vincent. Il avait

fini par ne plus me le lire, depuis qu'il m'impatientait à faire de l'allemand avec le père *Embrossi*. C'était un article mi-parti, pour parler de tout et de *Mirèio*, à tel point que *lou traou di fado* était devenu un traité de nécromancie et de mano-manie. Bref la dernière fois que je l'ai vu, il m'a appris que Charpentier refusait. Heureusement votre gloire ne peut être défaite, en voilà plus qu'il n'en faut pour abattre le mont Olympe.

Ce que vous m'avez écrit de l'exemplaire d'Edouard Thierry, je l'ai raconté à de Vigny et à Lamartine qui est venu me voir trois fois. C'est Sainte-Beuve qui est caché là-dessous. Et je l'ai retrouvé au ministère de l'Instruction publique: vous êtes une gloire qu'il n'a pas faite, et je suis un fou, il vous l'a dit. Je ne sais ce qu'il a dit à Mr Rouland mais Nisard qui m'avait annoncé ma mission dans le Midi pour le jour de l'an a trouvé des obstacles qui venaient du comité (dont est Sainte-Beuve): *la littérature provençale n'en vaut pas la peine*, et Lamartine et moi, nous avons fait trop de bruit, comme on l'a fait dire dans la Revue de l'Instruction publique (toujours Sainte-Beuve) et votre cher Taillandier vous mesurant à sa mesure, il faut plier le tout dans une feuille de *jus-vert*. Voilà pourquoi je ne voulais pas que l'on fit tant de choses à la fois.

*Mirèio* suffisait pour répondre à tout et Paris était pris. Mais quand on a vu venir à l'assaut, *l'habit qui ne fait pas le moine* et qui dit au français. As-tu le droit d'être insolent? et le champ de....., qui est un roi libéral, roi d'une immense Macédoine, on a été imprudent jusqu'au calembourg. Roumanille avec une bravoure qui est à deux cent lieues n'a voulu tenir compte de rien. Il pouvait s'en rapporter un peu à moi pour son esprit de conduite.

Je ne sais pas ce que vous m'apprendrez de la *Miougano*, mais je suis sûr que..... précautions valent mieux qu'une et que vous me donnerez raison et à Lafontaine aussi. Le..... de Roumanille, qui certes a une valeur très réelle, et qui se classe incontestablement entre ses notes à la Jasmin et la pivoine qui est à la première page à l'air de porter deux *banastes*, et nous un olivier à Virgile! enfin je ne vous dis tant de choses que pour vous faire comprendre combien j'ai à vous dire. J'ai eu beaucoup de peine parce qu'on s'est fait beaucoup de tort, c'est mon résumé et j'ai fini, je ne voulais vous écrire que quelques mots, pensant ne pas suffire à une longue lettre et voilà cinq pages. Faites part de tout ceci à Roumanille, à Aubanel, à Mathieu et *en touti* et croyez quand il s'agit de me battre pour vous que je n'ai besoin de personne, pourvu qu'on me laisse faire et qu'on ne tire pas dans les rangs à faire feu avant le commandement, c'est du désordre et de la fumée, et le pire c'est que le coup vienne me blesser en pleine poitrine au milieu de Paris, embrassez votre mère et tout à vous.

Adolphe Dumas.

Je vous écrivais cette lettre hier et je reçois la vôtre ce matin. La sympathie ne peut pas être plus exacte. Je vois presque ce que vous me dites mais votre inquiétude demande d'autres explications que je vous donnerai dans quelques jours, sans retard.

## XXIV. — F. Mistral à A. Dumas

Maillane Pasco 1860.

Mon cher ami,

Voici encore le jour de Pâques! Mais où sont les neiges d'antan? Vous souvient-il de la journée charmante, de la journée heureuse, de la journée si gaie de l'an passé à pareille date? Tout cela me revient aujourd'hui, et m'attendrit. Il n'y a rien en dehors de l'amitié, de l'amitié des vrais poètes. Je m'en aperçois bien et de plus en plus; *e me languisse de vous veire e de parla 'n pau emé vous*. J'aurais tant de choses à vous demander sur tous ceux qui s'intéressaient à moi et à la vie desquels je m'intéresse désormais, sur vous d'abord, vous le plus chaud, le plus jeune, le plus impétueux des amis et des poètes, sur ce grand Lamartine, à qui je n'ose écrire par excès de vénération, sur Barbey d'Aurevilly, ce fier et brave cœur taillé sur le patron du Cid, sur Delord, sur Jourdan, sur Garcin. Ah! Garcin, le fou entre les fous! lors de votre dernière maladie, il me promit de deux jours l'un, le bulletin de votre santé. Je n'ai plus rien reçu, de telle sorte que j'ai induit de son silence votre complète et prompte guérison. Me suis-je trompé? Si cela ne vous fatigue pas, veuillez m'écrire un mot pour me tranquiliser.

*Avèn parla de vous, parlen un pau de iéu*. Je fais quelques vers pas beaucoup. Je me suis tracé un nouveau cadre, et quand il me vient quelque chose de bon, je le transcris et je le sculpte en strophes de sept vers. Mais je fais peu, bien peu. Il me semble que, sentant de plus en plus l'infinie beauté de la nature, c'est-à-dire de l'épopée de Dieu, je deviens de plus en plus contemplateur. Le monde factice, le siècle, comme dit l'Imitation de Jésus-Christ, est si mauvais, si corrompu, si fourbe et si stupide que le silence qui m'entoure m'est un vrai paradis. Tenez, voici ce qui m'arrive.

Avec la publicité qu'a eue mon poème et par les renseignements qui me sont venus de divers libraires du Midi, je puis vous certifier que Charpentier a vendu au moins dix mille exemplaires de *Mirèio*. Dans sa dernière lettre, il n'en avoue que 1200! Je suis volé et égorgé comme auprès de l'Estérel ou du bois des Taillades.

Eh bien! si vous voyez, j'en prends gaiement mon parti. Ma gloire ne vaut-elle pas le sacrifice de mon intérêt.

On m'écrit d'Allemagne, qu'un des poètes les plus distingués de ce pays m'a traduit, et a fait un long et magnifique rapport sur mon idylle à une académie de Berlin. La semaine passée, à ce qu'on m'en a dit, le Correspondant publiait sur *Mirèio* un nouvel article de 30 pages, signé Octave d'Assailly. Je me croyais mort; il paraît que là-haut quelques uns s'occupent encore de moi.

Si vous connaissez quelque chose me concernant et que j'ignore, dites-le moi. Dans les dialogues des morts de Lucien, les ombres demandent aux nouveaux arrivants ce qu'on pense d'elles sur la terre. Mais vous embrassez-moi, et parlez-moi de vous. Je suis votre dévoué in aeternum.

Frédéric MISTRAL

Je ne me marie pas. Celle qui devait être ma femme n'a pas su se faire aimer. La femme est un Phœnix: vous seul l'avez trouvée.

## XXV. — A. Dumas à F. Mistral

Paris, 12 avril 1860.

Mon cher ami,

Je vous ai annoncé une seconde lettre, mais celle-ci est pour vous, uniquement pour vous. Mes lettres que vous communiquez à Roumanille, m'ont empêché de vous écrire. Depuis le fameux article de la Revue des Deux Mondes j'ai gardé le silence des maris trompés. C'est toujours prudent: on en est quitte après en renvoyant sa femme sous un autre prétexte.

Mais d'abord je commence par vous rassurer, les amis que vous avez faits à Paris sont les mêmes pour vous, la distance n'y fait rien, c'est..... poétique dont j'use beaucoup moi-même en gardant ma solitude au milieu de Paris, c'est le moyen de ne pas s'user par le *froissement*, comme un caillou de la Durance.

De Vigny à qui je parlais, il y a quelques jours de l'exemplaire d'Edouard Thierry, en a eu mal au cœur, en faisant remonter la chose à Sainte-Beuve. Lamartine qui est venu me voir souvent, est toujours le même pour vous et vous auriez tort de ne pas lui écrire très tendrement, comme un fils à son père. Antony Deschamps vous aime beaucoup et de Belloy est très chaud, bien que Garcin ne lui ait pas encore envoyé votre exemplaire (après un an).

J'oubliais d'Aurevilly que je vois toutes les semaines et qui vous est fidèle comme à moi.

Je ne sais rien des autres que je n'ai pas vus pendant ma maladie; mais le succès de *Mirèio* et le cas qu'on fait de votre personne, tout cela est si bien établi, que vous êtes à l'état d'homme marié, on vous aime mais on vous le dit moins. Voilà votre position et voilà tout. Nous en étions là quand vous êtes parti et vous disiez: *n'i'a proun*, et vous aviez raison.

Il fallait vous en aller et vous taire; vous me disiez même que vous ne pourriez pas écrire dans l'Almanach et vous étiez dans le vrai encore; un poète doit rester dans le ciel ou dans son nuage. Quand Jupiter tombe en pluie, il tombe au ruisseau, et les grenouilles sont très contentes de faire leur ruisseau d'un Dieu. Qui ne sait pas cela à Paris, est perdu. Or depuis votre départ Roumanille vous a fait jouer au clocher et à la petite chapelle. Depuis le volume de Roumanille et depuis l'Almanac ce sont les autres qui ont dit: *n'i'a proun!* Comment voulez-vous, mon ami? On vous croit des....., des pâtres, des Coridons et des Alexis; et voilà une..... de *réclames* à déconcerter le Docteur Albert et Giraud..... de Saint-Gervais, par ce côté-là, Roumanille n'est pas plus poète qu'il n'est catholique; il n'a aucun avertissement intérieur. Vous avez été faible et lui n'a pas été fort. Le récit de votre voyage à Paris est un enfantillage. Quant on a tant d'amis on n'en a pas, et ceux qui ont fait le plus et tout fait, quand ils se voient ainsi en *rangs d'oignons*, sont fort confus, et ne voient pas un témoignage de reconnaissance mais un calcul de publicité qui répugne.

Roumanille n'a plus dormi depuis qu'on vous a élevé si haut. L'article de Taillandier, outre qu'il est d'un marchand taillandier, est une perfidie. Je craindrais de parler de moi, mais il me gêne beaucoup d'être dans le volume de Roumanille parmi ceux qui portent sa queue, entre Canonge et Mr de Sigoyer. Roumanille me doit d'autres respects et je ne suis pas son très humble serviteur. Son manque de modestie est bien puni, car son livre porte à la première page une tache qui vivra autant que le livre, c'est ce tas de pivoine, de chanoine, d'avoine et de macédoine, qui a fait mourir de rire tout Paris. Roumanille aurait dû dire que la renaissance provençale n'avait pas passé le Rhône, et qu'il n'y a que depuis trois ans qu'on n'en rit plus à Avignon. Il a mieux aimé couper une poire en deux et mettre dans une parenthèse que c'était Reboul et moi qui vous avions présenté à Lamartine. Il n'y a qu'à Paris qu'on me dise que je vous ai inventé. Si on pouvait me parler provençal, on me dirait presque *que vous ai caga*, comme une poule aux œufs d'or.

Ponson du Terrail m'a abordé un jour en me disant: *Ah ça, voyons, êtes-vous bien sûr que Mistral existe, moi je crois que c'est vous.* Roumanille n'a eu ni autant d'esprit ni autant de cœur, et je crois qu'il me reproche un peu d'avoir fait un *Virgile* de vous au lieu d'un *Longus*. En réduisant toutes ces maladresses à des enfantillages, il en reste encore assez pour que j'en sois le plus mécontent.

Delord voulait faire un article contre l'Almanac, et Jourdan n'en a pas fait, est-ce clair? Charpentier a trouvé que le portrait de Roumanille peint ou édité par lui-même est d'un goût exécrationnel, à qui la faute? et moi, me voilà à découvert, pour patronner des bêtises qu'on fait bien malgré moi et dont je répons comme de mes œuvres et tout ce que nous avons fait vous et moi de sérieux devient bouffon. Encore une fois, cette lettre est pour vous et pour nous deux et elle serait bien plus longue si je voulais l'étendre.

Voilà pourquoi je n'écrivais pas, j'avais trop à dire. Heureusement ce qui est fait est fait, et rien ne peut vous ôter la consécration juste et méritée que vous avez eue. Encore une réflexion: la seule chose que vous ayez faite sans moi, c'est l'affaire Charpentier; eh bien! Delord vous a mal servi; la Bibliothèque Charpentier a fait son temps, c'est à présent la *fosse commune*; il n'a pas fait une annonce; je vais tâcher que d'Aureville fasse un second article pour réveiller l'attention. Je ne parle pas de Garcin, il ne voit que des gens *très forts*, qui n'ont pas encore fait un article, pour lui laisser l'occasion de se produire, et que je savais bien qu'en le prenant au *Magasin de la Librairie*, on lui jouerait quelque mauvais tour, il a trouvé que j'avais raison et je ne l'ai plus revu, je me résume: j'ai beaucoup d'enfants sur les bras; car Roumanille n'est qu'un enfant qui s'entête à jouer du tambour, et à qui je ne demande qu'une chose, dans son seul intérêt, c'est de faire moins de bruit et d'écouter un peu plus ma longue et déjà ma vieille expérience avec de plus fins que lui, qui ne demandent qu'une seule faute dans la vie d'un homme, pour le mettre à mort.

Le monde est ainsi fait, froid comme un juge, cruel comme un bourreau; et ceux qu'il aime le plus, le savent plus que les autres. C'est pourquoi une imprudence est un suicide, devant des loups qui ne demandent que de vous voir broncher pour se jeter sur vous, en voilà bien assez pour aujourd'hui. J'ai voulu vous remplacer la longue conversation dont vous dites avoir besoin; et je vous crois, à Maillanne où vous n'entendez *que voula li mousco*, je voudrais pourtant poursuivre ma lettre devant votre maison au soleil, au milieu du silence de douze heures par jour, faites-vous tout seul cette conversation, comme si j'étais avec vous, et dites-vous tout ce que voudrez de tendre et d'affectueux, je le signe d'avance.

Mais tenez pour certain que votre gloire n'a pas perdu un rayon, ni vous un ami et que je suis le plus chaud, le moins personnel et le plus dévoué.

Adolphe Dumas.

## XXVI. — A. Dumas à F. Mistral

Dimanche 29 avril (1860?).

Lamartine m'a écrit hier pour que je vous adresse ces prospectus. C'est le moment de *quaou ta fa, fali* (sic).

Je lui ai promis que vous et Roumanille, à Avignon, vous alliez faire son colportage.

Lamartine me dit qu'il *travaille pour cinq cents paysans qui ont faim*, vous savez ce que c'est.

Je vais faire tous mes efforts pour aller dîner avec lui aujourd'hui dimanche.

Il est venu me chercher trois fois et je lui dois ma première visite. Nous parlerons de vous. Parlez de moi avec votre bonne mère, pour faire écho.

Voilà une occasion pour écrire à Lamartine, ne l'oubliez pas.

A vous,

Adolphe Dumas.

## XXVII. — F. Mistral à A. Dumas

Maillane (B. D. R.) 22 juillet 1860.

Moun bèl ami!

*Eh bèn? coume vai lou courage? Vous devez vous croire oublié. Je n'avais oublié que votre nouvelle adresse. Roumanille m'a dit que vous étiez au bord de l'Océan, et je vais lui adresser cette lettre pour qu'il vous l'envoie.*

Voici du nouveau. Monsieur Gustave Rousset, d'Apt, chef de bureau au Ministère de la Justice, m'écrivit, il y a quelque temps, pour me demander une entrevue à Avignon et m'indiquer, disait-il, un moyen de vulgariser *Mirèio* plus que jamais, *mai-que-mai*. J'allai au rendez-vous. Mr Rousset me dit qu'il s'agissait tout simplement de mettre *Mirèio* au théâtre; qu'il s'était déjà entendu avec des collaborateurs et un directeur, que nous aurions des décors magnifiques, la Crau, la Camargue, les ruines des Baux, etc...; que c'était en un mot un succès fait. L'un des collaborateurs est, je crois, Henri de la Madelène, l'autre sera un charpentier en renom, tel que d'Ennery ou autre. On mettrait sur l'affiche.

### MIREILLE

Mélodrame tiré du poème provençal de M. Mistral par MM. etc.

Cinq actes et dix tableaux.

On me donnerait le tiers des droits d'auteur, et la chose se jouerait cet hiver.

L'offre m'a paru trop sérieuse pour hésiter et j'ai donné mon autorisation. Que pensez-vous de tout cela?

Je vous prie pourtant de ne pas en parler encore à des personnes qui pourraient l'annoncer dans les journaux. On m'a recommandé le silence.

Avez-vous reçu la *Miòugrano entre-duberto*? Aubanel, je crois, attend encore votre lettre. Vous devez avoir vu dans les journaux le succès de notre ami.

Ça va maintenant tout seul, grâce à vous, notre grand prêtre, qui avez entonné la messe assez haut et assez solennellement pour que tout le monde réponde maintenant: *Amen!*

Avez-vous des nouvelles de Garcin? Il écrit à tort et à travers dans le *Courrier de Paris* et dans le *Levant* (?), dans les *Nationalités* et dans je ne sais plus quoi. Et vous? Pourquoi rester sous votre tente? A quand *les Iles d'Amour*?

Ne voyez-vous pas que la littérature française devient poitrinaire, faute d'air poétique? Si vous ne leur tendez la main, ils se noieront, Seigneur!

Si le cothurne ne fait pas trébucher *Mirèio*, j'irai à Paris, cet hiver, et je retrouverai ces soirées charmantes, ces délicieuses causeries que, loin de vous, je n'ai plus retrouvées et que je veux goûter encore. J'ai écrit à Lamartine. Il doit être souffrant: son *Cours de littérature* ne paraît plus.

Roumanille qui vous embrasse et *vous mando lou boujour*, compte sur vous pour l'Armana, et moi je vous souhaite beaucoup d'amour et de bonheur, ce qui ne peut vous manquer auprès de votre belle nièce.

F. MISTRAL.

## XXVIII. — A. Dumas à F. Mistral

jeudi 23 août 1860.

Mon très cher,

Les quelques mots de l'autre jour ne suffisent pas. J'écris à Aubanel que je le fais le maître picolotto (?) de l'Expédition je vous attends tous les trois dimanche...

Mon cousin arrive d'Avignon et m'annonce qu'Aubanel est en voyage et que Roumanille ne peut pas venir.

Si vous ne pouvez aller le prendre à bras le corps, je vous attends dimanche, seul comme trois; il m'en faut au moins un.

N'ayez aucune crainte et la moindre gêne; il y aura du bœuf, du mouton et de l'agneau pour tout le monde.

Il y a même un lit chez Gilles qui vous attend, sans faute.

A vous

A. Dumas.

## XXIX. — A. Dumas à F. Mistral

Courte ou longue, il me tarde de vous écrire une lettre et vous devez être pressé d'avoir de mes nouvelles après nos adieux d'Orange. Je suis arrivé à bon port par la plus belle journée de Paris que vous puissiez voir même en Provence. La matinée de brume que nous avons laissée sur le Comtat m'a suivi jusqu'au lendemain à travers la Bourgogne et le Nivernais. J'ai été étonné de trouver Paris sous un ciel bleu et les rues à sec, comme un jour d'été; sur les boulevards les tables des cafés étaient dehors, et les amateurs fumaient et se rafraîchissaient comme au mois de juin.

Pour continuer, depuis que j'ai mis les pieds chez moi, le soleil ne m'a pas quitté et je vous écris la fenêtre ouverte, il est dans mon logement, à plein salon et à pleine chambre à coucher, du matin au soir. Il n'y manque que les belles filles de Provence et vous. Je serais en plein Midi, moins cet auvergnat, que je ne puis pas plus digérer qu'un boisseau de marrons d'Auvergne. Vous voyez qu'il me revient, mais ne craignez rien, cela ne me gêne ni mon voyage, ni les témoignages de tendre affection que vous m'avez donnés. C'est vous que j'ai embrassé le premier en arrivant et le dernier en partant. Les trois jours de Châteauneuf valent bien les trois mois d'Eyragues; je vais écrire à tout le monde, et d'abord aux Aubanel pour leur redire combien j'ai été touché des soins qu'ils ont eus pour moi.

En attendant faites circuler cette première nouvelle de ma santé; j'ai craint beaucoup d'accidents, il ne m'en est arrivé aucun, qu'un peu de fatigue, que je délasse avec du bon feu, du tapis sous les pieds, un bon lit, de la bonne nourriture et du bon bouillon de bœuf dont je bois *nuit et jour* — me voilà donc *à la sousto*, dans une bonne chambre à coucher, au lieu de ce grand *château d'If* sans feu, comme une prison à perpétuité.

Heureuse idée de n'avoir pas été à Aix ni aux incurables de Marseille et bien heureux..... d'avoir suivi votre conseil et de n'avoir pas gagné quelque rhume dans quelque chambre de commis-voyageur à Avignon. Tout va donc bien, je voudrais pouvoir dire aussi que tout va mieux, mais je ne compte que sur le temps pour me délivrer tout à fait. Je n'expectore plus autant. Pardon pour ces détails de malade et de vieillard, en attendant, faites de cette lettre une lettre à Mathieu, une à Roumanille et deux aux Aubanel, enfin représentez-moi là-bas comme je vous représente ici *toto corde*.

Je n'ai encore vu que d'Aurevilly, faites-moi expédier un premier Almanac, d'Aurevilly prendra la Provence au bord, et vous la lancera, Aubanel en tête; je m'en charge. Assez pour aujourd'hui. Du reste complétez ma lettre et ajoutez-y tout ce que vous avez dans le cœur. A propos il faut que votre campagne soit finie et ornée et meublée aux frais de l'Académie, il vous revient un prix de 2.000 francs au moins et c'est bien du diable si avec de Vigny, Nisard, Mignet et Lamartine, vous ne l'avez pas. Restons sur la bonne bouche avec sagesse. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A vous et à toute la clique \*

Adolphe Dumas.

\* Lettre non datée, avec filet noir, sans adresse ni enveloppe. D'après une lettre de Théodore et Charles Aubanel adressée à Dumas et datée du 23 novembre 1860 (allusion au départ de Châteauneuf-du-Pape, à deux pas d'Orange, Dumas se trouvait porté presque à la gare de cette ville), il est permis de penser que la missive à Mistral et à toute la clique, se situe vers la mi-novembre 1860.

## XXX. — F. Mistral à A. Dumas

Maillane 17 avril 1861.

Mon cher ami,

Vous serait-il agréable, quand vous reviendrez nous voir, de trouver un embranchement de chemin de fer de Graveson à Maillane, de Maillane à Eyragues, d'Eyragues à St Rémy, de St Rémy à Cabane (sic)? Lisez les deux mémoires que je vous adresse et vous verrez qu'il n'y a rien d'impossible à cela. Au moment en effet où je vous écris, toute notre vallée de la Durance n'est préoccupée que de cela. Il s'agit de relier les Alpes au chemin de fer d'Avignon par une voie qui longe la Durance. Mais suivra-t-on la rive gauche ou la rive droite? Là est la question, là est l'ardente lutte entre le Comtat et la Provence, ainsi que vous pourrez en juger, si l'on ne consultait que l'intérêt de la compagnie et celui des populations, notre cause triompherait, mais en pareille matière, les influences sont pour beaucoup sinon pour tout. Voilà pourquoi ont s'est souvenu que j'avais quelques amis à Paris, et pourquoi je viens vous mettre à la roue. Peu ou prou, vous connaissez et voyez tout le monde. Si donc, parmi les hauts fonctionnaires du chemin de fer Paris à la Méditerranée ou parmi d'autres, vous comptez quelque ami, parlez pour l'embranchement de Graveson à St Rémy, qui, à vrai dire, se ferait surtout pour vous, *e se farié que ço que vous es degu!*

Où en êtes-vous du manuscrit des *Iles d'Amour*? Roumanille m'a fait lire les beaux vers que vous avez mis dans votre dernière lettre: le vol des colombes n'est pas plus doux, l'essor des aigles ne va pas plus haut. *Quousque tandem? enjusquo quouro nous farés bada la dragèio?*

Mathieu m'a prié de vous remercier de l'excellent remède que vous avez indiqué à sa mère. Elle s'en trouve à merveille et ne tousse plus.

Savez-vous la nouvelle? Aubanel se marie ces jours-ci avec une gentille demoiselle de Vaison, et c'est Monseigneur d'Avignon qui leur dira, en latin, dans sa chapelle particulière: mes enfants, vous n'avez plus rien à vous refuser.

C'est la grâce que je me souhaite.  
Adessias!

F. MISTRAL.

Ne perdez pas de vue notre chemin de fer.

## XXXI. — A. Dumas à F. Mistral

... Je ne suis descendu que deux ou trois fois au jardin, où j'ai un soleil magnifique et des fleurs à foison. Voici ce qui vous prouve ma bonne conscience, et ce qui vous démontre encore plus ma bonne amitié c'est que je voudrais être avec vous. Mais si vous n'avez pas fini votre bâtisse et si nous ne pouvons pas faire ensemble notre soupe, j'irai habiter le château d'Eyragues qui m'est concédé en toute jouissance et dans lequel nous pourrions faire toutes les séances académiques et tous les congrès des Iles d'Amour et de votre nouveau poème dont vous ne me dites pas le titre.

Cette lettre vous est commune avec Romanille, embrassez-vous tous les deux pour moi \*

Adolphe Dumas.

\* Lettre incomplète portant le cachet postal: Paris, 21 avril 61.

## XXXII. — A. Dumas à F. Mistral

27 avril 1861.

Je veux bien, quoique vous soyez un paresseux pour m'écrire et que vous vous y preniez si tard.

Il me plait de vous aider à faire de la *Provence intérieure* un damier de chemin de fer et de voir se promener, comme aux environs de Paris, toutes les populations de Tarascon, de St Rémy et d'Orgon, comme celles de St Germain et de Versailles.

Le seul obstacle à combattre c'est la *sous-préfecture d'Apt* qui s'entendra avec la préfecture d'Avignon et qui a besoin d'être desservie gouvernementalement. Si je vais en Provence cet été, ce qui est très possible, c'est une chose à débattre avec Monsieur Durand St Amand, qui peut tout, et qui m'entendrait très bien. Que ne suis-je votre député officiel, comme je suis votre mandataire officieux!

Seulement envoyez-moi, par le retour du courrier, les noms de la commission, il faut que je sache à qui m'adresser. J'ai retrouvé à Paris et je vois souvent Monsieur et Madame de Milsy, marquise d'Eyragues, je pourrais sans doute, par là, toucher au ministre, le marquis d'Eyragues vient d'arriver chez sa sœur, et je lui en parlerai avant deux jours.

Ecrivez-moi une lettre détaillée, les noms des personnes et les délais pour agir, car c'est la première fois que j'entends parler de cette affaire.

Tout cela est subordonné à ma santé qui m'a tenu tout l'hiver dans ma chambre, et à mon départ pour Plombières, ou pour Aix dans la première quinzaine de mai, vous voilà renseigné, à votre tour guidez-moi.

Je vous pardonne votre silence de tout l'hiver, à cause de votre poème qui doit avoir profité. C'est comme Mathieu à qui j'ai écrit une lettre brûlante pour la santé de sa chère mère; et qui ne m'a pas encore répondu depuis quatre mois! en voilà des gaillards qui la passent douce et qui en prennent à leur aise. Vous êtes des horreurs! il n'y a que Roumanille qui sache écrire des lettres. *Ce que l'on aime bien s'énonce chaudement!* Par bonheur vous aurez fait de belles strophes, sans cela je ne vous aimerais plus de vous être contenté de me faire écrire à Sainte-Agathe, par Romieux. Sans lui je vous croirais avec la mère Colet qui est allé faire une demi-douzaine de Garibaldiens dont vous auriez pu être le père, *putatif*, si vous l'aviez voulu, mon beau! Vous manquez toutes les occasions. J'en sais de belles sur son compte, il paraît qu'elle fait... des quatre pieds. Elle a compromis tous les volontaires, ce qui me console c'est le brave Théodore qui imite le brave Charles, et que vous imitez bientôt.

Et Garcin? En voilà un autre Provençal de la rive gauche! Roumanille m'écrit qu'il doit se marier avec un bas bleu de coton déteint, ce sabre sera le plus beau jour de sa vie.

A bas les *nationalités*! Elles montent donc la garde à Alein? Vous ne diriez pas, à ma bonne humeur, que je suis sur le fauteuil et que ma bonne, mon cher ami, m'a jeté à la poste un paquet de lettres non affranchies, ce qui n'est rien, mais décachetées, ce qui pourrait faire des guerres civiles et des *séparations* tant et plus. J'espère que vous aurez compris cette maladresse qui m'a mis en grande colère.

Pour me calmer j'ai écrit ce Noël. J'ai dit à Roumanille comment j'entendais le Noël d'à présent, un exemple vaut mieux que tous les dires. Je vous l'envoie à vous parce qu'il perd ce qu'on lui adresse.

Voilà le Noël, gardez-le dans vos petits papiers. On peut aller ainsi de plus en plus fort, et faire un Noël au moins aussi fort que la chanson, ou tout au moins contemporain. Je vous en promets un tous les ans. J'attends la réponse que je vous ai demandée et je me fais une joie de voir un chemin de fer se promener de village en village, et de vote en vote, avec deux ou trois cents danseurs ou danseuses, ce sera une fête de toute l'année — je vous seconde de tous mes vœux.

Bien des compliments à votre chère mère et tout à vous.

A. Dumas.

# NOUVE NOUVEOU

(pèr l'an 1862)

se canto su l'èr: Hou! de l'oustaou mestre mestresso

La Maire

Despachas-vous, belle jouinesse,  
car miejo-nieu ven de souna  
ia des-é-veu cents an qu'es na,  
e despiéi ié disoun la messe.

Lis enfan

Aven proun manja de fricot  
de nougat, de fougasso à l'oli,  
laissas nous beure encaro un cop,  
piéi anaren canta Saboli.

La Maire

Ma grand disié, disé coum'ello,  
ma grand disié que faou préga,  
aqueu que douno lou nouga,  
émai lou meu e lis amelo.

Lis enfan

Ato, sian pas de sacripan,  
que tout l'an battoun lou campestre,  
bevoun soun vin, manjoun soun pan,  
e, pèr prega, batton lou mestre.

La Maire

Lou sabé proun; sias de bon fraire;  
bravi enfan, bravi paren,  
en travaillant manquas de ren,  
mai quand sias viei que poudes faire?

Lis enfan

Quand sias viei gardas lis oustaou;  
vosti chato, qu'an ge de vice,  
comé li sœurs dis hespitaou,  
soun vosti fio de service.

La Maire

Eirian ben mai, dins vostro enfanço;  
de vonge enfan, n'ai plus que siei;  
lou marin saben pas mount'ei.  
e l'aoutre fai soun tour de Franço.

Lis enfan

Mai siei-z-enfan de paysan,  
doux bras chascun, fan mai de vonge,  
sian li tanco de vostis an,  
e vosti bastoun de vieionjé.

La Maire

Enfan de Diéou, santo jouvenço,  
se li maïré vous entendien  
touti li maïré voudrien  
avé d'enfan de la Provenço.

Lis enfan

Aro, amoussan lou cachafio  
Janet, que venes de l'armado,  
jito de vin blanc sus lou fio,  
tu qu'as pas paou de la fumado!

La Maire

Mis beou enfan, n'es pas ma faouto;  
quand sares davans lou bon Dieou  
ié parlerés un paou de ieou  
e ié dirés que siéou malaouto.

Lis enfan

Aquest an ia res (ges) de malaou  
e ia plus ges d'enfan que plouro  
vous pourtas ben, Janet vous porto;  
Mario empourtara la claou  
e Madaleno vostis ouro  
e la mettren souto la porto.

La Maire

Ço qu'âi de maou se paou pas diré  
e jamais res me lou dira.  
Quau saou ce que me garira  
de ce que souffré lou martyre?

Lis enfan

Maire, venes vous asseta  
per gari vosti maou de testo  
anen beure à vosto santa  
E lou bon Dieou fara lou resto.

La Maire

Vai ié, Thérin, vai ié Rousseto,  
venoun de souna lou darrié;  
Moun Dieou que plési me farié  
vous pourta encaro à la brasseto!

Lis enfan

Aquesta nieu emai deman,  
coumé l'autr'an à Nostro-Damo,  
vous pourtaren su nosti man  
à la cadiero de madamo.

Plouré d'amour, plouré ravidou,  
sias de crestian, acò se vei  
d'avé pieta dei paouri viei  
que podoun plus gagna sa vido!

Fin qu'à dos ouro de matin,  
touti li femo emai lis homé,  
canteron la messo en latin,  
coumé dou ten de San-Giròme.

Maire de Diéou, disié la maire,  
longo vido per mis enfan,  
Enfan Diéou, disien lis enfan,  
longno vido per nostro maire!

A la gleise, enjusque ou pourtaou  
l'avien pourtado à la seletto,  
e de la gleise à soun oustaou,  
la vieio caminè souletto.

### **XXXIII. — F. Mistral à A. Dumas**

Maillane 1er mai 1861.

A la bonne heure! voilà la bonne manière de nous serrer la main et de nous donner le bonjour, un Noël, des grands, et des beaux, et si plein de vie, et de pitié, et de grâce qu'on ne voudrait jamais le voir finir.

Ah! mon cher ami, quel poignet vous avez, et quelle sève provençale! Nous, les apôtres de la langue rustique et les derniers provençaux, nous en pleurons d'admiration, et nous chantons vos vers, comme le peuple chante le *Magnificat*. Ce n'est pas pour vous donner du regret; le royaume que vous avez conquis au pays de langue d'oïl vaut bien dix fois le Comtat d'Avignon, mais si vous aviez fait en provençal la moitié de ce que vous avez écrit pour ceux qui savent le français, vous auriez une statue sur le clocher de Sainte-Marthe et un obélisque à Aix sur le cours Mirabeau.

Vous excellez, plus que personne au monde, à mettre à la portée de tous les idées magnanimes. Votre manière est celle de Saint Luc, de Saint Mathieu et de Saint Jean, c'est-à-dire la nature et la vérité.

Coume li sorre d'espitau  
soun vòsti fiho de service!

Lou marin, sabe pas mount'èi!

Ié parlarès un pau de iéu!

et quelle fin heureuse, et gracieuse et vraie!

e de la glèiso à soun oustau  
la vièio caminè souleto.

Quelques observations:

Tu qu'as pas pòu de la fumado

n'aimeriez-vous pas mieux flamado?

Aquest an i'a res de malaut  
vous pourtas bèn, Janet vous porto

ce jeu de mots ne dépare-t-il pas la majesté du reste? Il faudrait éclaircir l'idée qui suit:

N'en pourtaren jusqu'à la clau  
e la metren souto la porto.

Vous me demandez les noms des membres de la commission du chemin de fer en question: je ne les ai pas. L'essentiel est de parler de cela au ministre et aux grands fonctionnaires de la compagnie de Paris à Marseille tel que M. Enfantin fils.

Si vous aviez à votre disposition les appartements du marquis d'Eyragues, je vous dirais: hâtez-vous de venir, ce sera une vraie cour d'amour. Où trouverez-vous des filles plus accortes que les *Eyraguento*; mais gardez-vous, je vous en supplie, de retomber chez votre auvergnat. Le mauvais sang que vous vous y faites vaut plus que le soleil que vous pourriez y prendre. Et puis, mon cher Dumas, vous pourrez étant chez vous consulter Egérie dans votre alcove et *noun au quiéu de l'ase*.

*Mirèio* est traduite en espagnol. Moi, je travaille peu à mon nouveau poème, mais beaucoup à un dictionnaire provençal demandé à grands cris. Si vous saviez comme c'est amusant de parcourir la langue d'un vrai peuple inconnu! c'est dix fois par jour, le bonheur de Colomb découvrant l'Amérique.

Adieu, à revoir! et surtout à de nouveaux noëls!

F. MISTRAL.

## XXXIV. — A. Dumas à F. Mistral

Lundi 6 mai 1861.

Mon cher ami,

Je vous adresse cette lettre de Romanillo, en réponse à un Noël que je lui ai fait, très gracieux, même pour lui. Comparez-la à votre lettre. Je craindrais de la diminuer si je ne vous en citais qu'un fragment. C'est le portrait de Romanillo, à gros traits, il n'y faut pas toucher et puis Romanillo sera, s'il veut, le moutardier du pape, sans une graine de moutarde de plus, ni de moins. Je n'aime pas que vous fassiez un dictionnaire qu'il demande à grands cris. J'aime mieux que vous soyez le Lariosto de la Provence, *quand vous voudrez*, que son Noël et Chapsal comme le veut Romanillo. Il se sert de votre nom pour faire de la librairie, et vous diminuer.

Prenez garde, le dictionnaire des poètes comme vous est dans leurs œuvres, vous n'avez pas le temps d'être un *lexicographe*. Et votre gloire vous le défend et vos amis aussi. Vous savez que je m'y connais, c'est un poème que l'on attend de vous, et non un lexique.

A vous

A. Dumas.

Gardez la lettre de Romanillo pour vous ou renvoyez-la-moi pour que j'y croie;  
Corrections: mettez flammado, à votre choix, c'est plus grand, pourtant *fumado* dit mieux le feu qu'on éteint et la fumée du camp, car *ven de l'armado*. Pour la strophe sous-lignée:

Aquest an ia je de malaut,  
e ia plus je d'enfant que plouro  
Mario empourtara la claou  
e Madeleno vostis ouro.

## XXXV. — A. Dumas à F. Mistral

### NOUVE NOUVEOU

Se canto su l'er: La veio de nouvé...

La veio de nouvé  
Mario e Jousé  
li pastre, émai li pastresso,  
li varlet, maistre e mestresso,  
cantavoun comé lou gaou,  
li rei mouro,  
nas d'amouro,  
é barbu comé li bestiaou  
éroun li plu laid de l'oustaou.

Mai l'ange Gabriel  
emé si beou-z-er,  
parigué su la fenestro  
un laousié din sa man destro,  
e din l'aoutro un aoutre brout,  
canté glory  
e vitory!  
esbrihaoudavo de pertout  
e fugué lou plu beou de tout.

Mario en lou vesen  
que sentié l'encen,  
roujo coum'uno céreiso,  
se crésié din uno gleiso,  
e coum'à soun prego-Dieou,  
disié: couro  
ven moun ouro?  
seigué ce que voules de ieou  
ansin nasque li (sic) fieou de Dieou.

Despiei aqueou beou jour  
es lou Dieou d'amour  
aqueou que vengue resclaouré  
li ben de touti li paouré

e lou mounde érou tant gènt  
que li riché  
qu'eroun chiché  
avien pieta di paouri gènt  
e ié baiavoun sis argent.

Aro disen d'avé  
canten de nouvé  
aro à l'entour de la taoulo  
lou chin japo e lou cat miaoulo  
lis enfan soun applanta,  
e de joio  
di ançoio  
lou vin blanc fai saouta lou ta  
e la boutio vaou canta.

Canten; touti d'un cop  
mariden li got,  
quau voou de mau à soun frairé  
fai ce que se deu pas faire  
mai nouvé lou voou ansin,  
lou beou-l'aiguo  
beou que d'aigno  
e lou rei n'ei pas moun cousin  
se beou pas d'aigno de rasin.

Leven fin qu'à deman  
lou couidé e la man  
d'avé jamai de contesto,  
de proces ni de batesto,  
e plu de papier marquat,  
maquaduro,  
mau que duro  
e sables que lis avoucat,  
se fan sempre la part dou cat.

A Nouvé un bon repas,  
fai faire la pas;  
un bon plat de cacalaouso  
accomodo ben de caouso,  
buves coume de maçoun,  
e, pecaire

à Beoucaire  
voudrié mieu beure si coucoun  
que de li manja à Tarascoun.

Aquest nouvé nouveou,  
de jus de gavéou,  
quau l'a fa? n'es pas Saboly;  
segur n'es pas un beu-l'oli.  
Mai fuguesse un bon chrestian,  
quand manjavo  
flasquejavo  
e flasquejé, flasquejé tant,  
que mourigué... passa cent an!

J'ai reçu une lettre de Romanillo, dans laquelle il n'a pas l'air d'avoir compris sa *testardijo*. Il trouve tout simple que nous fassions encore des noëls de la reine de Navarre et il ne veut pas entendre qu'il n'y a pas un nouveau christianisme, mais de *nouvé nouveou*. Il tient au pastiche et il n'a pas l'air de se douter qu'on ne refait pas Saboly — et que ce serait un anachronisme de le continuer.

Voici encore un Nouvé Nouveou; celui-là est guai (sic) il le trouvera peut-être trop gai. Mais comme ce sont des noëls de famille et non d'Eglise que je fais, je me permets de ne pas faire des bergers de la foire de Saint Lazarre; *se sian de chrestian, sian d'homme* et si Romanillo ne veut pas comprendre, je ne puis pas abdiquer mon intelligence pour lui faire plaisir et balbutier, quand j'ai la bouche ronde, *ora rotando*.

Adieu, cher, je vais un peu mieux et j'ai encore deux noëls à vous envoyer; je tiens à cette instruction publique du peuple: lui parler comme à un niais, c'est se moquer de lui:

Sa maison ou sa maisonnette  
ne veut qu'un livre très honnête  
et nos livres sont pleins d'erreurs  
respects aux millions de têtes  
qui peuvent faire des poètes  
puisqu'elles font des suzerains.  
(poème inédit)  
tout à vous

Adolphe Dumas.

(\*) Lettre non datée mais à laquelle Mistral répondra le 18 mai. Elle doit logiquement trouver place ici.

## XXXVI. — F. Mistral à A. Dumas

18 mai 1861.

Roumanille est un brave homme tout plein de bonnes intentions, et vous un Provençal de haute tige qui vous couronnez de fleurs dans toutes les saisons, *pèr Nouvè e pèr Pasco*. *La vèio de Nouvè, Mario e Jousè* vaut tout Saboly et plusieurs Peyrol. Allez, chantez, buvez et surtout parlez Provençal. Si les cavales de Camargue avaient toujours eu votre Pégase pour amant, on ne les eût jamais traitées de *rosses*. Roumanille en pensera ce qu'il voudra, et je vous aime assez pour ne pas vous mentir, je trouve que vous ne ressemblez à personne, et pourtant la Provence vous ressemble comme une mère à son enfant. *Que voulès de mai?*

Je voudrais vous voir changer

l'ange Gabriel  
emé si bèus èr

on dit *Grabiéu* ou *Grabié* en somme, gai comme *cachofiò!* en avant!

Je voudrais aussi ne pas vous laisser croire que je suis homme à m'abrutir dans la lexicologie. On ne peut pas (je parle, du moins, pour mon compte) errer toujours sur les sommets: l'air y est vif, grande la solitude, et *vae soli!* Après la fièvre poétique, il n'y a pas grand inconvénient à se rafraîchir la tête avec l'eau froide des étymologies.

Au reste, j'ai déjà fait l'A. Accordez-moi encore vingt-trois permissions de ce genre, et l'Institut, une fois pour toutes, saura à quoi s'en tenir sur la langue parlée par quinze millions de Français. Or vous savez qu'il ne s'en doute pas, bien qu'il y ait des chaires de Caraïbe, d'Aztèque et de Mantchou! Li manjaire!

Nouvelle. Demain, à Tarascon, grande fête qui n'avait pas eu lieu depuis quinze ans: les jeux de la Tarasque, *la bouto embriago, l'esturioun, l'òli de cade, la grano d'espinaud dins li tetet di chato, lou courdèu, la pico e lou drapèu*, etc., etc...

trois jours de fête, grandes pégoulades, bravades et cavalcades des chevaliers de la Tarasque, courses de taureaux, cent mille étrangers, une vraie bacchanale, la Provence en fureur. *Sara bèu!*

Vous avais-je dit qu'un hidalgo de Barcelone m'a écrit dernièrement pour me demander l'autorisation de traduire *Mirèio* en espagnol? Ça fait donc maintenant cinq langues: provençal, français, anglais, allemand (par un membre de l'Académie de Berlin) et espagnol.

Ce qu'il y a de plus beau c'est que les Catalans (Provençaux de l'Espagne) éveillés par le vounvoun de notre tambourin, ont rétabli à Barcelone les antiques jeux floraux.

Mon traducteur m'écrit qu'il y avait cette année au concours une centaine de concurrents dont un avait pris pour épigraphe *O Magali ma tant amado*, et un autre

*Bèu Diéu, Diéu ami, sus lis alo  
de nosto lengo prouvençalo, etc.*

On en pensera ce qu'on voudra, la race latine veut parler latin!... c'est pour cela qu'on tient tant à la messe dans nos pays.

Je vous embrasse

Frédéric MISTRAL.

## **XXXVII. — A. Dumas à F. Mistral**

10 juin 1861.

Ceci n'est pas un Noël, c'est une cançon et si elle était datée du camp du Comte de Toulouse — devant Antioche et de l'an 1081, je crois qu'on la chanterait encore.

### **LOU MAOU DOU PAYS**

**se canto sus l'er: Le Fil de la Vierge**

Ah! sé sabias qu'es uno causo duro  
d'estre à Paris,  
e se vésias comé lou temp vous duro  
ieun dou pays!  
Aves au cor, que ren vous pouou distraire  
d'aquou démau,  
lou mau d'amour e lou mau dou terraire,  
touti li mau.

Lou soudar part e séguis lis armado,  
maï de sept an,  
en se disen: mont'es ma ben amado  
qu'amavé tant?  
Lou mestieraou: " De que faï ma promesso?

à pichot pas  
vai prega Dieu, lou diminche, à la messo,  
e ie siéou pas!

E lou marin que vai cerca fourtuno,  
languis ben lèu,  
quand dins la mar vei se coucha la lune  
et lou soleou.  
La mar es plano e lou veisseou en panne,  
e que sarié  
se din lis ér sounavo uno campano...  
n'en plourarié!

Me disoun ben qu'un grand homme de glori,  
se faï un sort,  
que sara vieou din li libre d'histori  
après sa mort  
e quand aura ben fa sa travaiado  
coumé se deu,  
li bràvi gent, l'hiver, à ta viado  
parlaran d'eu...

Mai disoun pas qu'en cercan d'avelano  
e de cansoun,  
coumé d'agnéou estracas vosto lano  
à de bouissoun;  
mai disoun pas que l'amour ebriaudo  
e qu'es maï dous  
quand n'en jougas, su l'herbe, à la man caudo  
e sias que dous.

Ah! creses-me; lou bonur de ta vido  
deu s'estrema.  
Basto à vingt an d'ama la pu poulido  
e d'estre ama.  
En barulant vostro vido s'avèno  
un paou pertout  
e quand sias ieun, pourtas ieun vostro peno,  
e vaqui tout.

Quand sias d'enfan, amas voste villagé,  
jamaï que maï.  
E quand sias viei, es lou profié de l'iage,

maï que jamai;  
Dessus la mar e la terro d'Africo,  
ia ren de taou,  
din li dos Yndo e li dos Americo,  
ia jes d'oustaou.

E vous dises: “ De que sieou vengu faire?  
me sert de ren.  
Montès ma sorre e monte soun moun fraire  
e mi parent.  
Qu'un maufatan din li plesi se vautré  
la nieu, lou jour;  
icou vole ren qu'un poutoun après l'autre  
e qu'un amour! ”

Alor, bramas e Maianno e Cabanno,  
coume un vedeu,  
d'un fieou de sedo aqui l'amour debano  
soun cabedéu,  
e lou moundas, l'univer, e li troné,  
m'es temoin Dieou,  
li dounarieou — per uno qu'es ou proné...  
se lou poudiéou!

Ansin cantavé un matin que plouravé,  
tout en canten;  
e maï plouravé e maï me desgounflavé  
éré countent:  
pays d'amour, pays de ma jouvenço,  
quand t'aï quita,  
un souveni que me ven de Prouvenço  
me faï canta!

Pourrez-vous lire? Je reçois ce matin à Elbeuf, une carte du prince Bonaparte sur une lettre de vous. Il m'apprend qu'il part pour Maillane. J'espère que celle-ci le trouvera encore près de vous. Ajoutez à la cansoun sur le mal du pays mes regrets de n'être pas en Provence, avec vous autres. Dites au prince que je lisais à Elbeuf la vie de son grand-père, et de son grand oncle, pendant qu'il frappait à ma porte à Paris. Sans compter mes affections pour toute sa famille, l'idée que vous m'avez donnée de son caractère me fait bien regretter de ne m'être pas trouvé chez moi. J'espère être plus heureux une autre saison, et surtout mieux me porter pour aller vous rejoindre, ce qui me serait bien difficile cette année.

J'ai besoin que vous m'écriviez souvent, car mes souvenirs d'Eyragues m'attristent beaucoup et sans vous et la langue provençale, je ne sais pas ce que j'aimerais en Provence.

Heureusement l'amour se suffit et j'en use.

Mille compliments pour le prince et mille tendres tendresses pour vous.

Adolphe Dumas.

à Elbeuf, chez M. Edouard Pinchon, jusqu'à la fin de juin.

## XXXVIII. — A. Dumas à F. Mistral

22 juillet 1861.

Mon cher ami,

Des bords de l'Océan et entre deux bains de mer, je vous apprendis que l'Académie vous donne la médaille que je voulais pour vous il y a trois mois.

Legouvé qui est à Dieppe, est venu me voir, il m'a fait pressentir le fait, et je ne voulais pas vous en écrire avant confirmation. Il vient de recevoir une lettre de Villemain qui lui annonce que vous avez *une médaille sans dire laquelle*.

Pourvu qu'il n'y ait pas quelque perfidie à la Villemain cachée là-dessous, je suis enchanté; mais si la médaille n'est pas de deux mille francs, Villemain et Sainte-Beuve auront fait leur coup. Attendons et en attendant tout le monde veut vous avoir protégé.

Legouvé m'a dit que c'était lui qui vous avait présenté. Mignet, de Vigny, Mérimée et Ampère, que j'ai vu avant hier, ont été pour vous; Villemain aussi, bien qu'il trouve que Lamartine vous a fait beaucoup de tort. Il est traduit en allemand, en anglais et en espagnol, en effet Lamartine lui a fait beaucoup de tort, ai-je dit à Legouvé. Acceptez tout, et nous verrons plus tard, si la médaille n'en vaut pas la peine, vous la rendrez. En attendant vous l'avez, et je suis très heureux de vous l'annoncer le premier.

A vous

Adolphe Dumas.

au Puys, près de Dieppe, à l'établissement des bains.

# APPENDICE I

## MAGALI

O Magali, ma *tan* amado,  
Mete la tèsto au fenestroun.  
Escouto un pau a questo aubado  
De tambourin e de vióloun.  
Ei plen d'estello aperamount,  
L'auro es *pausado*  
Mai lis estello paliran  
Quand te veiran.

Pas mai que *d'une malo broundo*,  
De toun aubado iéu fau cas;  
Mai iéu m'envau dins la mar bloundo,  
Me faire anguielo de roucas.  
— O Magali, se tu te fas  
Lou pèis de l'oundo  
Iéu lou pescaire me farai,  
Te pescarai.

— Oh! mai se tu te fas pescaire,  
*'mé ti fielat quand pareiras*,  
Iéu me farai l'aucèu voulaire,  
M'envoulerai dins li campas.  
— O Magali, se tu te fas  
L'aucèu de l'aire,  
Iéu lou cassaire me farai,  
Te cassarai.

— *Dins li campas e li roumpido*,  
Se vènes tu cala ti las,  
Iéu me farai *la margarido*  
*Que s'expandis* dins li pradas.  
— O Magali, se tu te fas  
*L'erbo flourido*  
Iéu l'aigo lindo me farai  
T'arrousarai.

— Se tu te fas l'aigueto lindo,  
Iéu me farai lou nivoulas,  
E lèu m'enanarai ansindo  
A l'Americo, perabas!  
— O Magali, se tu t'envas  
Alin is Indo,  
L'auro de mar iéu me farai,  
Te pourtarai.

— Se tu te fas la marinado,  
Iéu fugirai d'un autre las; (*latus*)  
Iéu me farai l'escandihado  
Dóu grand soulèu que found lou glas.  
— O Magali, se tu te fas  
La souleiado,  
Lou verd *lesert* iéu me farai,  
E te béurai.

— Se tu te rèndes l'alabreno  
Que se rescound dins lou bertas,  
Iéu me rendrai la luno pleno  
Que dins la niue fai lume i masc.  
— O Magali, se tu te fas  
Luno sereno,  
Iéu bello neblo me farai,  
T'acatarai.

— *Se bello nèblo* m'enmantello,  
Tu pèr acò noun me tendras:  
Iéu, bello roso vierginello,  
M'espandirai dins l'espinas...  
— O Magali, se tu te fas  
La roso bello,  
Lou parpaioun iéu me farai,  
*T'embrassarai.*

— Se me vos prene à la brasseto,  
Rèn qu'un viei chaine arraparas...  
Iéu me farai blanco moungeto  
Dóu *mounastèri de Sant Blas.*

— O Magali, se tu te fas  
Moung o blanqueto,  
Iéu, capelan, counfessarai  
E t'ausirai.

— Se dóu couvènt passes li porto,  
Touti li moungo trouvaras  
Qu'à moun entour saran pèr orto,  
Car en susàri me veiras.

— O Magali, se tu te fas  
La pauro morto,  
Adounc la terro me farai,  
Aqui t'aurai.

— Aro coumence enfin de crèire  
Que noun me parles en risènt.  
Vaqui moun aneloun de vèire  
Pèr souvenènço, o bèu jouvènt.

— O Magali, me fas de bèn!  
Mai tre te vèire  
Ve lis estello, o Magali,  
Coume an pali.

(Tira dóu pouèmo de Mirèio)

F. MISTRAL.

NOTA. — Les huit vers se suivent, sans coupure aucune.

La 9e strophe de la version de 1859 (... *la rusco d'un grand roure*) manque ici. Oubli possible ou strophe ajoutée après coup? Les deux hypothèses peuvent être envisagées.

Toutes les variantes sont en italiques, même lorsqu'il ne s'agit que d'une ou de deux lettres: *ei*, *moungo*.

La comparaison des deux textes ne manque pas d'intérêt pour la genèse de *Mirèio*. Sur le travail de composition du poème mistralien, la connaissance de la brochure de M. Jules Vèran (*Sur un manuscrit de Mireille: Le génie au travail*, Belles Lettres, Paris 1932) s'impose.

## APPENDICE II

### GAZETTE DE FRANCE ( 29 août 1858 )

M. Adolphe Dumas nous adresse la lettre suivante, avec prière de l'insérer:

Monsieur,

*La Gazette de France*, depuis quelque temps, m'a recueilli chez elle comme un poète abandonné de l'Académie, et les poètes en prose m'ont tendu une main plus qu'amie, une main fraternelle parce qu'elle est véritablement chrétienne.

Permettez-moi de vous adresser des remerciements qui ne sont pas d'usage; j'ai une bonne excuse pour ne pas garder le silence obligé des poètes, c'est qu'en détournant de moi, l'attention publique, j'ai le bonheur de la reporter sur un autre et d'annoncer à mon pays une grande nouvelle pour le monde des lettres.

*La Gazette du Midi* a déjà fait connaître à *la Gazette de France* l'arrivée du jeune Mistral, le jeune poète de Provence. Qu'est-ce que Mistral? On n'en sait rien: on me le demande et je crains de répondre des paroles qu'on ne croira pas, tant elles sont inattendues, dans ce moment d'imitation qui fait croire à la mort de la poésie et des poètes.

L'Académie Française viendra dans dix ans selon son habitude, consacrer une gloire de plus quand tout le monde l'aura faite. L'horloge de l'Institut a souvent de ces retards d'une heure avec les siècles, mais je veux être le premier à Paris qui aura découvert ce qu'on peut appeler dès aujourd'hui le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et de Scipion.

On a souvent demandé pour notre beau pays du Midi, deux fois romain, romain latin et romain catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures.

J'ai le poème dans les mains, il a douze chants, il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane et je le contresigne de ma parole d'honneur que je n'ai jamais engagée à faux et de ma responsabilité qui n'a que l'ambition d'être juste.

En vous priant de vouloir bien annoncer le premier une œuvre catholique, comme Sainte Marthe et Sainte Madeleine de Provence, je n'entends pas juger dans une lettre un poème qui est la tradition nationale d'un peuple comme le Roland, et la glorification des mœurs rurales avec tous les charmes agrestes des *Géorgiques*; je prends date.

Je ne suis qu'un bon messenger de la bonne nouvelle, et en vous faisant partager l'honneur que je me fais, je vous donne une juste idée de ma haute estime et de toute la reconnaissance que je vous dois.

Agréez, etc.

Adolphe Dumas.

Paris, ce 26 août 1858.

## APPENDICE III

La Patrie (26 mars 1859), annonçant la venue prochaine à Paris de Mistral, porteur de *Mirèio* " avec une traduction française " publia la lettre suivante d'Adolphe Dumas:

Monsieur,

L'été dernier, j'ai annoncé à Paris et à la France des lettres que j'avais découvert dans le Midi un grand poème et un grand poète en langue provençale. J'avais dans les mains un manuscrit en douze chants intitulé *Mirèio* et signé Frédéric Mistral. Encore tout passionné de ma trouvaille, j'ai dit des choses énormes, j'ai promis un Virgile. Je pouvais me tromper; les Virgiles d'imitation et même travestis en ont trompé bien d'autres.

Cette année, j'ai le poème imprimé; je l'ai lu trois fois et j'affirme que je n'ai pas lu cinq volumes semblables, dans aucune langue. Méry dit que le poème de Mistral est un chef-d'œuvre, et Lamartine assure que mon Virgile est un Homère. Me voilà bien rassuré; je ne suis pas un menteur littéraire, ni un ami suspect, cela me suffit, mais ce n'est pas tout.

La critique est appelée à juger cette belle œuvre. En attendant qu'on fasse l'analyse du poème, voici quelques lignes du portrait de Mistral; de peur de le gêner, je transcris un fragment, de ses lettres:

" Si je n'étais chrétien, dit-il, et si je n'avais toujours devant les yeux la vie humble et stoïque de mon pauvre père, il y aurait de quoi devenir fou de joie. Mais ne craignez rien: le seul sentiment que m'inspire le bonheur inouï qui m'arrive, c'est un attendrissement profond et un besoin infini de reconnaissance envers Dieu et les hommes "

Tel est le villageois de Maillane, et voilà comme il entend le succès qu'on lui fait en Provence, où les évêques d'Avignon et de Nîmes joignent leurs applaudissements à ceux des marins de Marseille et des paysans d'Arles.

N'est-il pas juste qu'après lui avoir donné la main, comme il me le dit dans son poème, en parlant de *Mirèio*:

Tu que l'as dins Paris menado pèr la man!

Je lui donne de loin tous les fortifiants que j'ai dans le cœur, pour l'aider à supporter sa bonne fortune. Je vous en fais juge; cette lettre lui arrivera dans son village, et ce sera la première fois qu'on aura consolé un poète de l'excès de son bonheur.

Agréez, etc...

Paris, 14 mars 1859.

Adolphe Dumas.

## APPENDICE IV

### A LAMARTINE

S'ai l'ur que moun barquet sus l'oundo s'amatine,  
Sènso cregne l'ivèr,  
A tu benedicioun, o divin Lamartine,  
Que n'as pres lou gouvèr!

S'à ma pro i'a'n bouquet, bouquet de lausié flòri,  
Es tu que me l'as fa;  
E se ma velo es gounflo, es l'auro de ta glòri  
Que dedins i'a boufa.

Adounc coume un pilot que d'uno glèiso bloundo  
Escalo lou coulet,  
E sus l'autar dóu Sant que l'a garda sus l'oundo  
Pendoulo un veisselet,

Te counsacre Mirèio: es moun cor e moun amo,  
Es la flour de mis an;  
Es un rasin de Crau qu'emé touto sa ramo  
Te porge un païsan.

Alargant coume un rèi, quand tu m'enlusinguères  
Au mitan de Paris,  
Sabes qu'à toun oustau lou jour que me diguères:  
*Tu Marcellus eris!*

Coume fai la mióugrano au rai que l'amaduro,  
Moun cor se durbiguè,  
E, noun poudènt trouva plus tèndro parladuro,  
En plour s'expandiguè.

Maiano, ( Bouco-dóu-Rose ) 8 de setèmbre 1859.

F. MISTRAL.

## APPENDICE V

### I BRAVI PAYSAN DE TOUTI LIS ENDRE

Diran ce que voudran, mai fau que vous lou digué:  
Quand la maire a fa l'iou, Dieou voou que s'espeligué;  
sian plus lis home d'aoutri-fès;  
iavié de galavar que la passavoun bello  
é manjavian de pan — emé de regardello  
emaï nous fasien pas lou pes.

Iavié de grand..... e de duc de Gadagno.....  
Me fan dire de mau, excusa, la coumpagno!  
Basto! iavié ce que iavié;  
dono me un paou ta fio e presto me ta femo,  
Paysan e Marquis avian touti la memo  
e forço d'aoutri quitevié.

Lou pople ie garce de baceou su li gaouto,  
e vous laisse à pensa s'éro ben de sa faouto?  
piéi Bonaparto, home nouveou,  
doune un bon cop de man e dous bon cop de palo,  
e touti li fignan, ie vougne lis espalo  
em'un paou d'oli de gavéou.

Vaqui ce que vous dis un home d'escritòri,  
Meste Thiers, que n'en fai de beou libre d'histori.

Santo Croux! lou saboun bessai  
Mirabeou, Thiers, Mignet, fan pas de poësio,  
e ben mai que Berrier, que n'es pas de Marsio,  
soun tres bon provençaou d'a-z-Ai.

Mai disoun de qu'a fa voste grand capitani?  
Ero *Charle Dès*? Non! Louis Philipo? nanni  
e vous lou dise en plen marca:

Ero Napoléon, un home de bastico,  
qu'a fa, tan ero juste, un libre de justico,  
l'Evangilo dis avouca!

Ero un home de pax aquel home de guerro,  
La Franço talo qu'es, demanda ié ce qu'èro:  
couchevian touti lou marlus,  
e durbigué li gleiso e souné li campano  
d'Ourgoun, de Cavailloun, d'Eyrague et de Cabanno,  
que sounavon plus l'*Angelus*.

Lis aoutre, que fasien? nous fasien la chamado,  
e, de iuen, se batien contro nostis armado.  
Piei aqueou paouré mau-hurous  
quand la Franço ero morto e poudié plus se battre,  
coum'un home, aclapa de lucha contro quatre,  
lou bouteron dessu la croux.

S'es pas vrai, que lou bon Dieu, sabe pas couro,  
me fague mouri borgne e mouri davant-chouro,  
piéi aqueou paure mauhurous  
quand la Franço ero morto e poudié plus se battre,  
coum'un home aclapa de lucha contro quatre  
lou bouteron dessu la croux,

ila-bas, su la mar per que ie mouriguessse  
e disien qu'ero mort de paou que revenguessse.  
De ie pensa me fai trambla.  
Soun drole trepassé de la fèbre malino,  
Fasien *cacaraca* coume de gau-galino  
se crésien pus aut que li bla.

De goulu, de sadou, lou mouceou à la bouco,  
manjeron si rasin e couperon sa souco.

Coume se disen à Miceou:  
labouro, badalas, mai ti dès iminado  
es pas per tis enfan que lis as semenado,  
as samena per lis ouceou.

Que voules? soun ansin e li rei, mai que naoutre  
bouton toujours si de din la soupo dis aoutre;  
manjo, s'as fam e beou s'as sé  
mai manjes pas moun pan e begues pas ma ttempo,  
o, se la vos dansa, dès baceou sus li tempo,  
jogue dou fifre em'un fisse.

Mai me diran: sias dounc de la demoucracio?  
Vo! coume lou bon Dieou; vo, coume lou Messio,  
coume Mario e sant Jousé;  
paoure coume Sant Jean e coumo sant Girome,  
felibre e paysan, n'en sian e quand sias d'home  
que fai lou mestie que fasé.

Anen, bon jour, bon an e bonno annado,  
sermas toujours lou vin eme d'aiguo signado,  
e fases touti coume ieou:  
moun paire me disié: la santo taoulo es messo  
ie vas o ie vas pas? me mandavo à la messo  
em'un co de pe din lou..... mieou.

A Paris se disian aquelli belli causo,  
un jour que manjavian un plat de cacalauso,  
emé Mistral, emé Mathiou;  
Mistral digue: canten! es Mathiou que regalo!  
e lou brave Garcin aguante la cigalo  
que canto l'hiver e l'estieou!

Adolphe Dumas.

Paris, décembre 1859.



**© CIEL d'Oc - Abriéu 2003**